

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Toute la police de Dusseldorf



sur les traces de l'égorgeur

(Pages 4, 5, 12 et 13, les articles et les photos de nos envoyés spéciaux.)

LA LANTERNE SOURDE

Un honnête homme

N incident particulièrement scandaleux s'est produit mardi dernier, au cours du procès de Léonie Cohen, que la Cour d'assises des Alpes-Maritimes vient de condamner à cinq ans de prison.

Le juge d'instruction, qui avait assisté à la première audience, s'était indigné — et il l'avait dit à plusieurs personnes — de l'attitude d'un policier qui n'avait rapporté qu'incomplètement son enquête : cet inspecteur avait, en effet, reçu d'un correspondant anonyme une lettre qui donnait des précisions fort importantes et qui rendait invraisemblable la préméditation du meurtre.

C'était un point capital et qui, s'il avait été vérifié, aurait anéanti l'accusation. Or, le policier, témoignant à la barre, n'avait pas soufflé mot de cette lettre.

Le juge d'instruction, observateur justement inquiet, par un scrupule de conscience qui l'honore, s'il suffisait maintenant, pour louer un homme, un magistrat, de constater qu'il a fait tout simplement son devoir en empêchant une infamie de se produire, avait tenu à assister aux débats. Il attendait la déposition du policier, il se méfiait de ses réticences, il était prêt à compléter ses déclarations, si elles étaient truquées, et à lui rappeler que, suivant la formule du serment, déferé à tout homme probe et libre, le témoin est tenu de dire toute la vérité.

Le juge d'instruction écoute le témoignage ; le témoignage était incomplet ; il décida, au risque de briser sa carrière, de venir témoigner et il demanda au président des assises l'autorisation d'être entendu.

La belle réception que les magistrats, ses collègues, lui firent, en pleine Cour d'assises ! A lire les compte rendus impartiaux, concordants, précis, des chroniqueurs judiciaires, on croit rêver.

Singulière conception, inquiétant état d'esprit, qu'on retrouve trop souvent chez ceux-là mêmes qui doivent, dans les affaires criminelles, requérir au nom de la société et diriger les débats.

Parce qu'un juge d'instruction fait une démarche courageuse, il est blâmé, traité publiquement comme un témoin douteux, et il est intolérable que du haut de leur siège un conseiller à la Cour et un procureur puissent jeter la suspicion sur un de leurs collègues qui a agi en honnête homme.

Et l'on a alors assisté à ce spectacle douloureux d'un témoin attaqué tour à tour par ce président et ce procureur, au lieu de recevoir une parole d'approbation : à tout le moins, il devait être, c'est la loi, protégé.

Lorsque de tels exemples, venant de si haut, sont donnés, comment s'étonner ensuite de décisions judiciaires faussées, de verdicts incohérents ?

Il importe que le scandale de Nice ne se reproduise pas.

100
pages d'héliogravure
avec couverture en couleurs
forment

L'Almanach 1930 DE DÉTECTIVE

Tous les faits divers de l'année
Tous les grands procès
de l'année

TOUS LES MYSTÈRES

200
photographies et dessins

Reclamez-le
cette semaine
chez votre marchand
de journaux.

3 fr. 95

Un conseiller qui « siffle »
à l'audience

Dans la galerie des figures « curieuses » du Palais devrait figurer, au premier plan, M. le conseiller Fieffé.

Si l'on veut s'amuser franchement, il suffit d'aller faire un tour à la deuxième chambre de la cour d'appel de Paris, où siège M. Fieffé. On le voit rouler dans son énorme tête des yeux furibonds, tour à tour fixés sur l'avocat qui plaide et qui, s'il n'est prévenu des fantaisies de ce conseiller, pourrait croire d'avance son procès perdu, et tantôt sur ses collègues. On l'entend pousser des grognements.

Quelquefois même, et c'est, paraît-il, l'indice d'une vive satisfaction, M. Fieffé siffle.

M. le président Tortat a dû, l'autre semaine, le prier de ne pas extérioriser, à l'audience, son contentement !



Autres originalités

Ce magistrat cocasse, avant d'être nommé conseiller à la cour de Paris, était procureur à Limoges.

Ce poste lui donnait assurément plus d'initiatives que celui qu'il occupe aujourd'hui et qui, l'obligeant à écouter des plaidoiries sur des procès de loyers, le rend tout à fait inoffensif.

Mais lorsqu'il était chef du parquet de Limoges, M. Fieffé était véritablement dangereux... Ses fantaisies prenaient un tour inquiétant. Il entraînait dans une épicerie, demandait à acheter une tablette de chocolat ou un saucisson, et comme il trouvait toujours que le prix en était excessif, il courait au palais et s'empressait d'ouvrir une information pour spéculation illicite !...

Le garde des sceaux, prévenu du danger que faisait courir à la ville son subordonné, décida de le mettre à l'abri en lui donnant de l'avancement.



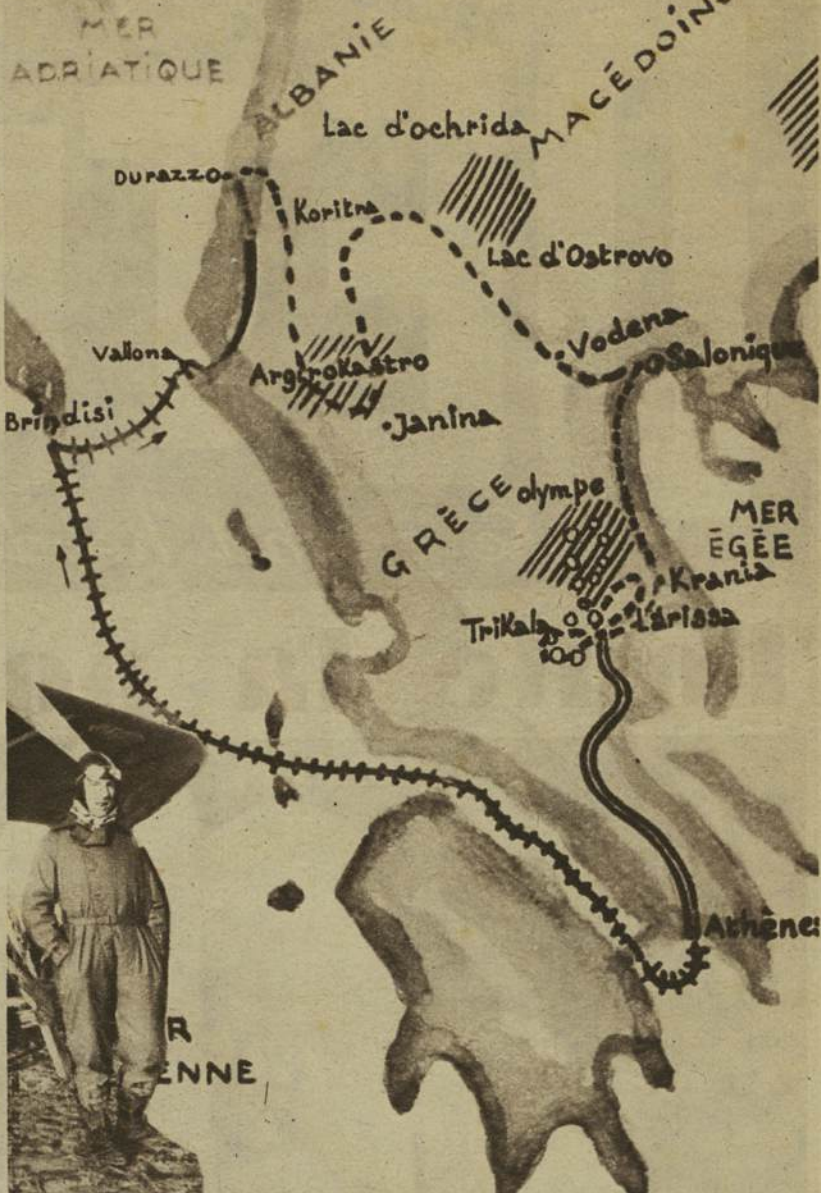
Mlle Paule Jacques nous écrit...

Mlle Paule Jacques ayant lu tardivement notre article du 1^{er} août, nous demande de préciser que les aveux auxquels elle s'est décidée n'engagent pas d'autre responsabilité que la sienne propre.

Le « scénario » qu'elle imagina à la fin de la dernière audience, le coup de théâtre sensationnel, l'accusation mensongère qu'elle porta contre sa mère, ne lui furent dictées par personne...

Mlle Paule Jacques ne veut pas qu'une innocente puisse être soupçonnée et nous tenons à enregistrer ce souci de franchise.

Les Rois des Montagnes



AVION
AUTO
BATEAU
TRAIN

MULET
principaux centres
de concentration
des brigands.

En Albanie, en Bulgarie, en Grèce, des hors la loi rançonnent chaque jour les voyageurs, tiennent la police en échec et peuvent se croire maîtres de leur rêve et de leur chemin. La semaine dernière encore, n'ont-ils pas tenté d'arrêter et de piller l'Orient-Express ?

C'est parmi les paysages qu'ils animent que Paul Bringuier a tracé pour les lecteurs de « DéTECTIVE » un audacieux itinéraire.

Pages 8 et 9 :

I. — LE RETOUR D'AZIZ

Une invitation sans objet

M. le bâtonnier Fernand Payen avait eu l'autre jour l'aimable pensée de réunir à sa table les chroniqueurs judiciaires. Il invita, bien entendu, notre excellent confrère Georges Martin, qui tient avec talent la rubrique du Palais dans un grand quotidien.

Le bâtonnier ne reçut aucune réponse. Nouvelle invitation : un télégramme, cette fois, lui parvint. L'invitation, envoyée à une fausse adresse, était allée toucher un homonyme de notre confrère qui, de Beaulieu où il se reposait, télégraphia à M^e Payen : « Monsieur le bâtonnier, comme je n'ai pas l'honneur de vous connaître, je suppose que votre seconde invitation est sans objet (sic). Salutations distinguées... »

Lorsque, au cours du dîner, le maître de maison donna lecture de cette dépêche, ce fut un fou rire général.



A propos d'une photo

Nous recevons une lettre de l'un de nos lecteurs qui nous demande quelques « éclaircissements » sur la photographie que nous avons publiée de la descente d'avion de Phantom, le cheval qui défendait sur les hippodromes anglais les couleurs de Miss Muriell.

Notre lecteur s'étonne de ne pas reconnaître dans la charmante jeune femme représentée sur ce cliché aux côtés du cheval les traits de la danseuse anglaise, qui fut l'amie de Corrigan.

Son étonnement n'avait pas lieu d'être, pour l'excellente raison qu'il ne s'agit pas de Miss Muriell !... La seule comparaison de ce cliché et de la photographie de Miss Muriell publiée au-dessous, ne devait pas permettre cette confusion.

Amateur original

Lorsque Mata-Hari, la danseuse espionne, fut exécutée à Vincennes, un amateur d'objets historiques obtint qu'on lui vendît le poteau auquel la condamnée avait été liée.

Plus tard, après l'exécution de Landru, on dispersa aux enchères les meubles de Gambais, et le même amateur acquit le fameux journeau où tant de femmes avaient été rôties comme des poulets.

Cet amateur est décidément insatiable. Il vient d'écrire à Me Théodore Valensi et Alexandre Zévaès, qui défendent Boulogne, coupable d'avoir enterré vif le marquis de Champaubert, pour leur offrir 10.000 francs contre la grande caisse munie du tuyau d'aération où fut enterré le fameux Rocamboles.

M^{es} Théodore Valensi et Alexandre Zévaès n'ont pu que transmettre la requête à qui de droit. Vraiment, le musée de cet étrange amateur doit être très intéressant.

PASSE-PARTOUT.

LES ENIGMES

Grand concours hebdomadaire

Voici la liste des gagnants de la 9^{me} Enigme

(289 réponses justes nous sont parvenues)

- 1^{er} prix (50 points), Mme Madeleine LEHMANN, Hôtel Provençal, Promenade de la Corniche, MARSEILLE, 1.000 fr.
- 2^e prix (40 points), Léon GRANGEON, Bureau de l'Enregistrement, ST-BONNET-DE-JOUX (S.-et-Loire), 500 francs.
- 3^e — (35 points), Mme JOUBERT, lotissement Les Rochers, Saint-ANTOINE (Bouches-du-Rhône), 250 francs.
- 4^e — (30 points), Adolphe ZINGLAR, 355, promenade de la Corniche, MARSEILLE, 150 francs.
- 5^e — (25 points), Ch. CARREGA, 24, rue des Convalescents, MARSEILLE, 100 francs.
- 6^e — (24 points), Adolphe AMAR, à SAINT-MAUR, près Oran (Algérie), 50 francs.
- 7^e — (23 points), M. CARREGA, 157^e régiment artillerie à pied, 8^e batterie, NICE, 50 francs.
- 8^e — (22 points), Henri LEVASSEUR, 15, rue d'Isard, MARSEILLE, 50 francs.
- 9^e — (21 points), Félix ROBISAILLI, 1, rue d'Hozier, MARSEILLE, 50 francs.
- 10^e — (20 points), DUCRET, villa Amédée, rue Georges-1^{er}, AIX-LES-BAINS, 50 francs.
- 11^e — (19 points), Camille DELOSTE, 7, rue Millière, BORDEAUX, 50 fr.
- 12^e — (18 points), lieutenant A. RAYBAUD, 126, boulevard Raspail, PARIS, 50 francs.
- 13^e — (17 points), F. BATAILLON, 3, place Vaucanson, GRENOBLE (Isère), 50 francs.
- 14^e — (16 points), Jean GUERRINI, avenue du Lieutenant-Roustan, CAGNES-SUR-MER (Alpes-Maritimes), 50 francs.
- 15^e — (15 points), Alexandre BOURGAREL, 51, rue Goudard, MARSEILLE, 50 francs.
- 16^e — (14 points), Francis DEMEURE, 28, Grande-Rue de la Croix-Rousse, LYON, 50 francs.
- 17^e — (13 points), Mme G. CHAVE, 17, rue des Minimes, MARSEILLE, 50 francs.
- 18^e — (12 points), J. LOISELEUR, 56, rue Gay-Lussac, PARIS, 50 fr.
- 19^e — (11 points), François DEBOCK, 65, rue Boucher-de-Perthes, ROUBAIX, 50 francs.
- 20^e — (10 points), A. DOUCET, rue Pierre-Curie, ALBERT (Somme), 50 francs.
- 21^e — (9 points), Mme A. DOUCET, rue Pierre-Curie, ALBERT (Somme), 50 francs.
- 22^e — (8 points), H. PINARD, 2, rue Jean-Delpech, CAHORS (Lot), 50 francs.
- 23^e — (7 points), BRACHET, 48, rue de la Paix, CHERBOURG (Manche), 50 francs.
- 24^e — (6 points), Henri BAILLEUL, Grand'Place, BEUVRY-LÈS-BÉTHUNE (Pas-de-Calais), 50 francs.
- 25^e — (5 points), Elie GIRAUDON, 30, place Monge, CHAMBÉRY (Savoie), 50 francs.

Lire, pages 14 et 15, le règlement du concours, la douzième énigme et la solution de la dixième.

DÉTECTIVE

RÉDACTION
ADMINISTRATION
35, Rue Madame
PARIS
Téléphone : LITRÉ, 32-11

GEORGE- KESSEL
Directeur
Rédacteur en Chef

Marcel MONTARRON
Secrétaire général

DÉTECTIVE

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France et Colonies.....	55.»	28.»
Étranger		
Tarif A.....	72.»	37.»
Étranger		
Tarif B.....	82.»	43.»

Compte Chèque Postal
n° 1298-37

L'AFFAIRE



...Le cadavre de Rigaudin, enfermé dans une malle d'osier, est enregistré aux bagages de la gare du Nord, à 19 heures 45, le même jour, et expédié à Lille.

Trois jours après, le crime est découvert. M. Coissard, commissaire de la Sûreté (ci-dessus, en bas), procède aux premières constatations, cependant que le docteur Muller (ci-dessus, en haut) pratique l'autopsie.



Le crime ayant été commis à Paris, le directeur de la Police judiciaire, M. Benoist (ci-dessus, à droite) et le chef de la brigade criminelle, M. Nicolle, prennent en mains cette mystérieuse affaire...



Le 25 avril dernier, M^{me} Vve Blanc est assassinée à son domicile, 1, place Emile-Landrin. Le criminel n'a pas encore été découvert. Quatre mois et demi plus tard, le 9 septembre 1929, son fils, Frédéric Rigaudin, est assassiné lui aussi...



Au cours d'une perquisition faite chez Rigaudin, le chef de la brigade criminelle découvre des documents établissant que la veille du crime, Rigaudin se trouvait avec un de ses anciens patrons, Almazoff, dit Almazian, à l'hôtel de l'Ermitage, à Montmorency (ci-dessus).



...Il découvre aussi la preuve que M^{me} Fernande Almazian, femme du tailleur, avait été la maîtresse de Rigaudin...



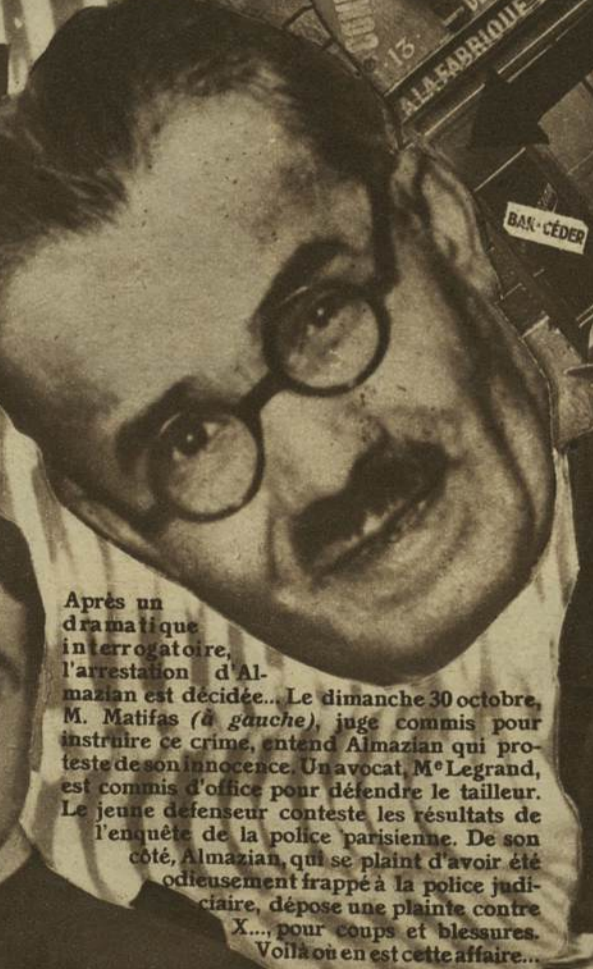
Spontanément, un fourreur de la rue Chabanais, M. Dünner (ci-dessus, à droite) se présente à la police judiciaire. Le 9 septembre au matin, Rigaudin était venu au magasin pour lui emprunter de l'argent. Reçu par la sœur du fourreur, Suzanne Dünner (ci-dessus, à gauche), il avait pu obtenir les 1.200 francs qu'il réclamait. Il avait alors 4.800 francs sur lui. A 9 h. 30, il quittait ses amis. De ce moment, on perd sa trace...



Deux dépositions, d'ailleurs contradictoires, sont retenues : celle du chauffeur Flottès, qui affirme avoir chargé la malle rue Saint-Gilles, et celle du chauffeur Billotey, qui affirme avoir chargé la même malle à Montreuil...



C'est alors que la police judiciaire interroge les témoins Schevakovitch, la mère (ci-dessus, à gauche) et la fille (ci-dessus, à droite), marchandes de peaux de lapins à Montreuil, qui avaient été en relations d'affaires avec Rigaudin à propos de l'achat d'une maison à Montreuil.



Après un dramatique interrogatoire, l'arrestation d'Almazian est décidée... Le dimanche 30 octobre, M. Matifas (à gauche), juge commis pour instruire ce crime, entend Almazian qui proteste de son innocence. Un avocat, M^e Legrand, est commis d'office pour défendre le tailleur. Le jeune défenseur conteste les résultats de l'enquête de la police parisienne. De son côté, Almazian, qui se plaint d'avoir été odieusement frappé à la police judiciaire, dépose une plainte contre X... pour coups et blessures. Voilà où en est cette affaire...

Le vendredi 27 octobre, puis le samedi 28, les perquisitions sont opérées chez Almazian, 13, rue Saint-Gilles. Des traces de sang sont relevées sur les murs; la police découvre des morceaux d'un coton identique à celui trouvé dans la malle...

Le sang immédiatement analysé par M. Amy, sous-directeur de l'identité judiciaire, est reconnu comme étant du sang humain et frais...

... APRÈS 3 MOIS D'ENQUÊTE

SUR LA PISTE

15000

Kindes-Mord



Pour une affaire comme celle qui vaut actuellement à Dusseldorf une triste célébrité, dépassant en horreur le souvenir des crimes de Jack l'Éventreur, restés d'ailleurs impunis, Détective devait à ses lecteurs de procéder à une enquête spéciale. Nous avons donc envoyé sur les lieux mêmes nos deux reporters, F. Dupin et M. Lecocq, accompagnés de notre reporter-photographe, J.-G. Seruzier.

Les nombreux détails inédits et les précisions apportées sont dûs, pour une grande part, aux communications particulières des grands chefs de la police allemande qui ont bien voulu réserver au grand hebdomadaire des faits-divers des informations qui, jusqu'à ce jour, n'étaient pas sorties des dossiers.

M. Momberg, chef de la police de Dusseldorf, a tenu personnellement à faciliter notre enquête en détachant auprès des envoyés spéciaux de Détective l'un de ses collaborateurs les plus précieux : le commissaire Zwendio.

■ ■ ■

Dusseldorf (de nos envoyés spéciaux)

NE affiche écarlate hurle qu'une tête est mise à prix. Quinze mille marks, quatre-vingt-dix mille francs ! Un paraphe noir, celui du président de la police, souligne la proclamation couleur de sang versé. Une photographie d'enfant : celle de la petite Gertrude Albermann, debout dans un décor de feuillages et de fleurs, met une note émouvante dans cet appel à la chasse à l'homme. C'est le cartel de la police, la première menace publique à l'égorgeur !...

Et pourtant, la peur n'a pas pénétré Dusseldorf comme une piqûre dans une veine...

L'aspect de la ville n'a pas changé. Avec cette hâte calculée des gens qui ont vraiment quelque chose à faire, cinq cent mille Allemands emplissent les rues de leur froide activité. Aux carrefours, les schupos, marionnettes aux gestes blancs, réglent mécaniquement le flux et le reflux de la foule. Des bouffées de musique sortent des « Tanzen ». Sur les murs, le visage rouge et blanc du clown Grock grimace, ironique, sentimental et désabusé. A Hinderngwall, dans la vitre d'un grand bazar, sur une « pancarte jaune, il y a des lettres rouges : « Vampir ». Mais ce n'est que la marque d'une machine à nettoyer...

Sans doute, à l'heure des journaux, les gens s'arrêtent. Ils écoutent, regardent, analysent. A-t-on trouvé la piste de l'égorgeur ? Ils s'interrogent, se confient des dénonciations absurdes. Ils mettent des noms au bas des lettres anonymes qui s'évalent dans toutes les feuilles. Mais nulle alarme...

Pourquoi seraient-ils inquiets ? La police veille, comme à l'habitude, sur les citoyens. Une rixe, une agression, un crime trouble parfois le calme des nuits. C'est la quotidienne rançon de la vie citadine. Mais rien ne rappelle le passage angoissant de l'égorgeur...

Tout au contraire, il semble qu'une puissance mystérieuse protège la ville. On ne prête qu'aux riches, et, hier encore, on attribuait au fantomatique assassin tous les méfaits, petits ou grands, sans lesquels, de nos jours, une grande cité ne serait qu'un village. Aujourd'hui, la vérité troublante, étrange, et qui apportera peut-être la solution du mystère, apparaît. Dusseldorf, que traversent dans des camions funèbres les victimes de l'Insaisissable, a été jusqu'ici épargné. L'égorgeur ne tue pas à Dusseldorf.

Sans doute, a-t-on cru relever sa signature sur la fille Wanders, trouvée morte un matin près de Hoff Garten et sur la fille Emma Gross, qui fut étranglée, Kurfurtenstrasse, près de la gare. Il s'agissait de crimes de la pègre, d'exécutions sommaires comme il s'en fait dans les bas-fonds, car, en Allemagne comme en France, l'amour vénal, s'il a ses braconniers, a aussi ses gardes-chasses... Les sorciers allemands des empreintes, comme les nôtres, ne connaissent ni les meurtriers, ni les victimes, mais seulement les réponses que leur font leurs cornues et les radiations de leurs lampes. Ils l'ont déchargé de ces forfaits et leur verdict solennel a rendu la paix à cinq cent mille humains : non, l'égorgeur n'a pas tué à Dusseldorf !...

Les faubourgs de la peur

Quittons la ville, allons à l'ouest, en Oberkassel ou en Mederkassel. Descendons au sud, jusqu'à Flehe. Poussons de l'est vers Est-Park et terminons, au nord, cette croix cardinale par une visite à Pappendelle. En même temps que le paysage, l'âme des gens a changé.



Elisabeth Dorrier, égorcée et trouvée mourante dans un terrain vague, à l'est de Dusseldorf.
En haut : nos enquêteurs sur les lieux.

Tout, désormais, parle du passage de l'égorgeur. Ses figures sont fermées, presque hostiles. On se surveille ; on s'épie.

Cet homme, là-bas, qui vient de se retourner, au passage de deux ménagères, et dont le front se dissimule sous les bords d'un large chapeau, ne serait-ce pas Lui ?

Cette femme qui suit les jeux d'une fillette occupée, sur le seuil d'une porte, à parer de chiffons une poupée grossière, ne serait-ce pas Lui ? Lui, déguisé en femme, ainsi qu'on assure qu'il se montra plusieurs fois ?...

Lui. On ne s'entretient que de Lui. On ne pense qu'à Lui. C'est l'obsession permanente, à laquelle, matin et soir, l'enquête policière apporte un élément nouveau. L'affiche écarlate, la proclamation de mise à prix est, là, entourée, lue, relue, commentée comme s'il suffisait de s'en bien pénétrer pour que l'égorgeur cessât d'être un personnage invisible, pour qu'il prit un visage, peut-être familier...

Dès que la nuit tombe, la terreur s'accroît. Des spectres se lèvent du halo où le jour les tenait, l'hallucination gagne, la peur s'étend... Les verrous sont mis aux portes. Nulle femme n'ose plus se risquer sur les chemins. Ah ! dans les faubourgs de Dusseldorf, comme on guette l'aube !...

C'est par un soir pareil que la confiante Ida Reuter est allée d'elle-même offrir sa gorge au couteau de l'Insaisissable...

C'est un de ces sentiers où la Dæriar perdit la



En haut : Ida Reuter, une des premières victimes de l'égorgeur.
En bas : on transporte son cadavre, trouvé dans une prairie bordant le Rhin.

vie... Et d'autres... Et d'autres dont on sait les noms et que l'on n'a plus revues.

Et des enfants ! La petite Lentzen n'avait que cinq ans. Un soir du 24 août, on retrouva son cadavre dans l'herbe haute d'un champ de Flehe.

Dans leurs maisons cadencées, les femmes évoquent parfois la petite ombre. L'égorgeur n'est-il pas derrière quelque muraille, derrière quelque buisson ? Elles se signent, craintives, pensant à leurs enfants...

L'ogre rôde !

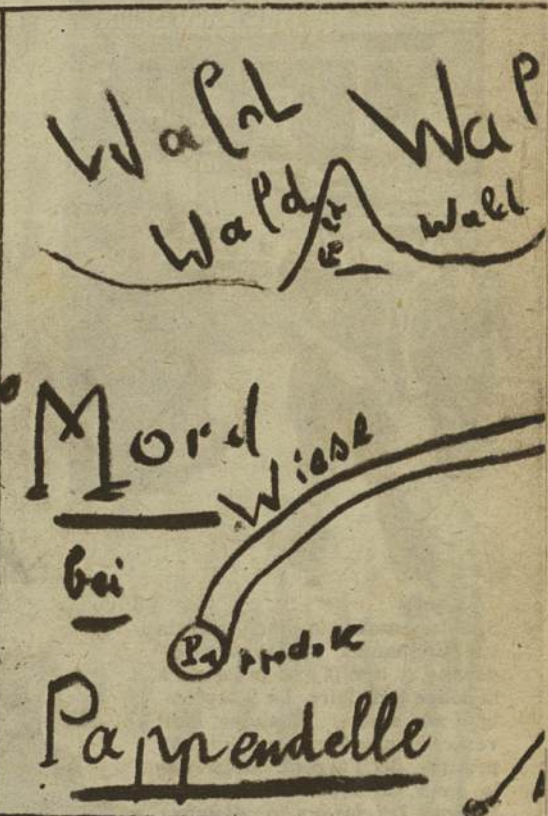
Comment mourut la petite Lentzen

La journée avait été chaude. La bière avait coulé à flots. L'août généreux dorait encore les champs qui, tout à l'entour de la « Restauration Friederich Gross », font vivre, à Flehe, toute une population de maraichers.

Le soir approchait ; les pianos mécaniques et les phonographes accentuaient leur tintamarre, pendant que les balles du tir forain crépitaient. Aussi s'en était-elle donnée à cœur joie, la petite Lentzen, pendant cette après-midi joyeuse. Des baraques où l'on badaude, du bal où l'on folâtre, elle était allée aux balançoires, où sa sœur Harmacher — une grande de quatorze ans — l'avait lancée dans le ciel...



15.000 Marks de récompense sont offerts à qui âgée de 5 ans, qui, égorcée, a



Carte adressée par l'égorgeur et dans laquelle d'une de ses



L'endroit où fut découvert le corps de Gertrude un terrain vague.

Gesamt- Belohnung

in Düsseldorf - Zooviertel

(Photos Détective).

fera découvrir l'assassin de Gertrud Albermann, été percée de 35 coups de couteau.

— Il faut rentrer! lui cria Harmacher vers le soir.
— Anna, encore un tour, le dernier!...
Le dernier!...

Ceux qui recherchent l'Insaissable auraient pu voir ce jour-là, à l'ombre déjà mauve d'un pommier un homme qui, lui aussi, faisait des signes à la petite Lentzen. Cet homme l'avait déjà arrêtée, avant qu'elle ne se complût au jeu des balançoires, devant les baraques où elle jetait des regards extasiés. Il l'avait comblée de friandises...

— Descends! a crié Harmacher.

Lentzen et Harmacher n'ont que deux cents mètres à parcourir pour rentrer chez elles avant la nuit; deux cents mètres à travers les carrés bien tracés où fèves et haricots achèvent de mûrir...

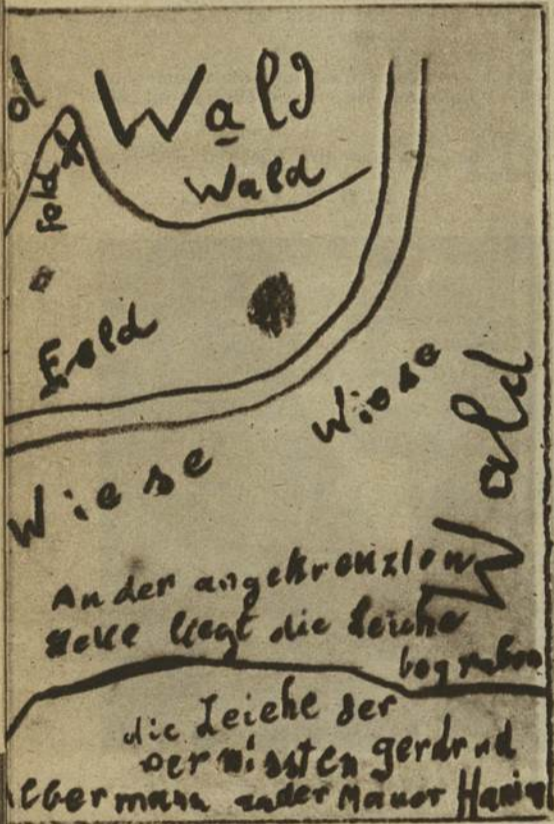
Lentzen a quitté le manège. Les deux enfants sont dans la foule. Et le drame commence, rapide...

L'Insaissable jeta un appel:

— Viens!

Lentzen s'est écartée de son aînée. Quel est donc le prestige de l'Insaissable? De quels colifichets, de quelles sucreries a-t-il fait un appât facile? Elle suit l'homme: n'est-il pas dans le chemin qui conduit à sa maison?

A-t-elle goûté aux friandises? La voici, tout



il signale l'emplacement où il a enterré le corps victimes.



Albermann, au pied du mur d'une usine, dans souillé de débris.



En haut: la petite Lentzen, âgée de 5 ans, qui fut égorgée un soir d'août.
En bas: l'établissement où se tenait une kermesse et où elle avait passé l'après-midi à jouer...

DE L'ÉGORCEUR



La lucidité, la raison lui reviennent: il y plonge sa tête convulsée, ses mains; l'eau se teinte: c'est une trace qu'il laisse et à laquelle il n'aura pas pensé. Qu'importe d'ailleurs. Il foule le pavé de Valmers-Werther Strasse. Sauvé! Il disparaît dans la nuit.
La-bas, sur l'herbe pourpre, deux corps sont déjà raidis.
L'ogre a passé!...

La fin tragique d'Ida Reuter.

Ida Reuter avait trente et un ans. La vie ne lui avait pas été facile. Elle avait fait tous les métiers: fille de ferme, employée de magasin, domestique. Elle travaillait à Eberfeld, comme bonne, quand la mort survint.

La mort! Elle cherchait un mari pourtant, et non une fin tragique. Célibataire à trente-et-un ans! L'attente la desséchait. D'où pouvait-il lui venir, le compagnon des bons et des mauvais jours?

Elle voulait forcer la chance. Et une petite annonce confiée aux journaux de la région, porta son message aux hommes de bonne volonté...

« Fraulein, trente ans, bien, travailleuse, économe, cherche à entrer en rapports avec homme sérieux, âge proportionné, pour mariage. Ecrire, etc. »

Heureuse Ida, qui crut un instant que la vie allait lui sourire... Le Prince Charmant avait répondu à son appel par une lettre où l'amour débordait...

Ils prirent rendez-vous le 29 août. Ceux qui la virent, au matin d'un jour si impatientement désiré, racontent qu'elle croyait à une rencontre décisive. C'était pourtant une fille avertie, qui ne redoutait pas les aventures et qui n'avait rien de commun avec les « fraulein » justes pour qui l'amour ne doit être affronté qu'avec le consentement du pasteur ou du prêtre...

Qui saura jamais l'impression qu'elle éprouva lorsqu'elle rencontra l'Insaissable? Aima-t-elle sa voix? Trouva-t-elle dans ses propos une douceur que n'avaient point les compagnons qu'elle avait jusque-là cherché dans les faubourgs? Ils dînèrent à Oberkassel, puis comme la soirée était belle, ils suivirent les rives du Rhin. Peut-être échangèrent-ils des promesses, plus que des promesses...

Et le lendemain matin, des marins trouvèrent sur l'herbe d'une des prairies qui bordent le Rhin, le cadavre de la malheureuse Ida Reuter.

Elle avait été traînée du chemin jusqu'à la rive, et le sillage que son corps avait laissé était marqué de sang.

Sans doute l'Insaissable avait-il voulu se débarrasser du cadavre révélateur en le jetant dans le fleuve, et sans doute en avait-il été empêché. Du moins le crut-on. Le corps portait de nombreux coups de couteau, à la tempe et à la gorge. A terre gisait le sac de l'imprudent et aussi sa parure déçiquetée.

L'égorgéur avait passé!...

Où apparaît enfin le vrai visage de l'Insaissable.

Il passa encore et au même endroit, car il ne se croyait point encore obligé à la prudence...

Les vingt-six ans de Mlle Schulte avaient été séduits par son élégance. Elle a fait de lui une description avantageuse: élancé, mince, brun, agant du « chic », il ne paraît pas avoir dépassé la trentaine. Elle l'aima, tout de suite.

Ils se rencontrèrent à Newis, tout près de Düsseldorf. Ils voyagèrent de concert, allant à la kermesse d'Oberkassel. Ah! la bonne, la vibrante, la turbulente après-midi, où la candide Schulte emplissait sa tête du bruit des musiques et du tourbillonnement des manèges...

Quand la nuit tomba sur Oberkassel, ils revinrent ensemble, suivant, le long du Rhin, le même chemin qu'avait parcouru Ida Reuter pour la dernière fois.

Alors, raconta Mlle Schulte, nous revînmes par la rive déserte et il me tint un langage qui me surprit; et il me fit une proposition que je repoussai. Et l'homme devint tout différent. Il avait une voix rauque; ses yeux me faisaient peur. Sa main — sa main! — étreignit mon poignet à le broyer. Il suppliait:

— Je veux!

— Non! Lâchez-moi!

Il ordonnait:

— Je veux!

—... Je vais appeler. Non, non!

Un coup de couteau à la gorge la fit taire. Elle tombe: l'homme frappe encore. A la tempe, comme toujours, pour tuer; à la poitrine aussi, pour saigner...

(Lire la suite, pages 12 et 13.)

VOULEZ-VOUS un STYLO

ÉLÉGANT et pratiquement INUSABLE ?...

un PORTE-MINE automatique

MODERNE ET TOUJOURS PRÊT ?...

REMP LISSEZ et signez le BULLETIN ci-dessous et vous recevrez, dans un magnifique écrin, les deux pièces suivantes :

Un Stylographe "Utilor" (marque déposée)

à remplissage automatique, plume en or 18 carats, à pointes d'irridium inusables, et

Un porte-mine automatique "Utilor"

à mine toujours aigüe, les deux articles tout en ARGENT

MASSIF ou en métal PLAQUÉ OR laminé, à votre choix.

Article riche - Incassable - Inusable - Garanti

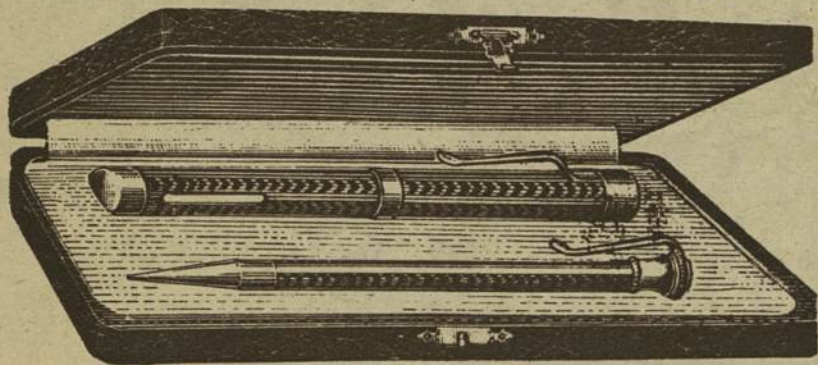
Gardant toujours sa valeur de métal précieux.

C'est un admirable CADEAU

que l'on peut offrir en toute occasion

FÊTES, ANNIVERSAIRES, ou comme ÉTRENNES

12 MOIS DE CRÉDIT



Ces deux articles comportent tous les perfectionnements de la Technique Moderne, et sont GARANTIS contre tous vices de fabrication. Ils sont livrés avec un CRÉDIT DE 12 MOIS, ce qui constitue la garantie la plus effective, aux conditions du BULLETIN de COMMANDE ci-dessous.

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'adresser la parure STYLO ET PORTE-MINE dans son écrin comme décrit dans l'annonce, en Argent ou en Plaqué Or laminé au prix de 160 frs que je m'engage à payer tous les mois par traites de 14 frs jusqu'à complet paiement. Port franco. Frais d'encaissement de 1 fr. par quittance.

Nom

Signature :

Prénom

Adresse

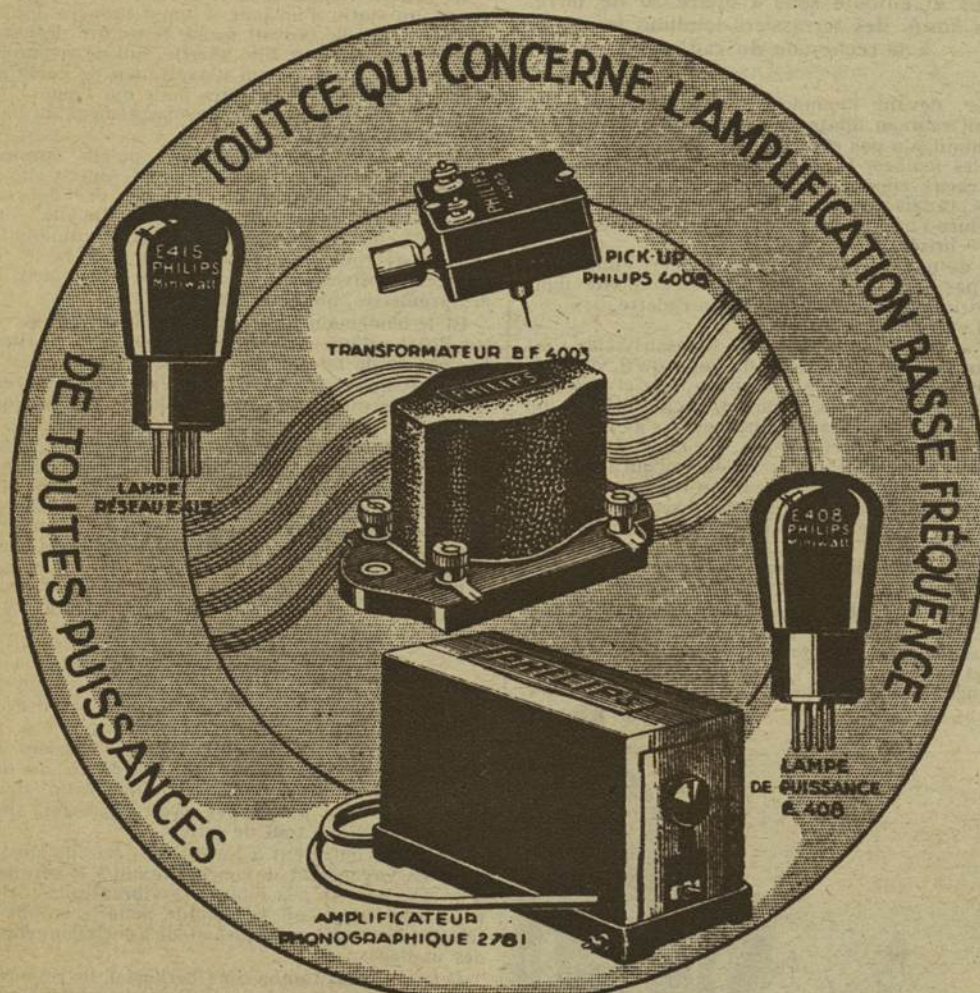
Ville

Département

Indiquer Argent ou Plaqué Or

Découper ce Bulletin et l'envoyer à

L'ÉCONOMIE PRATIQUE S.A., 15, rue d'Enghien, PARIS-X^e



PHILIPS

RADIO

Pistache devant les juges



Martin, dit Pistache, dont *Déetective* a raconté la semaine dernière les aventures, écoute le verdict qui le condamne à 10 ans de travaux forcés.

(De notre correspondant particulier.)

Lorsqu'il arriva à la maison d'arrêt de Limoges, Martial Martin dit « Pistache », qui venait d'être condamné par le tribunal correctionnel du Havre à 8 mois de prison, manifesta son étonnement par cette exclamation :

— Mazette, on a posé des verrous à toutes les portes !

On lui expliqua que le Conseil général de la Haute-Vienne, à la suite d'événements récents, avait voté un crédit pour remplacer certaines fermetures détériorées.

Alors Pistache, se souvenant des facilités d'autrefois, émit ce regret :

— Que ne suis-je Barataud !



L'un des encaisseurs de l'Union des Coopératives.

Il trouva que la maison manquait de confort. — On a changé les serrures, on a changé le personnel, disait-il. A-t-on demandé aux détenus si les gardiens leur convenaient ?

Le menu des prisonniers était insuffisant. Certains protestaient en sourdine.

Dans un but inavoué, mais que l'on soupçonne, Martin attisa les rancunes et, quand il crut le moment venu, il s'adressa au gardien chef, alors que ce dernier faisait l'appel :

— On mange mal, on crève de faim...

Déjà quelques fortes têtes approuvaient. Le directeur du personnel fit mettre Martin en cellule.

Personne ne bougea sur les rangs.

Mis au régime de la soupe claire et de l'immobilité, le chef des cambrioleurs de l'Union sortit dix jours plus tard, blême, les yeux élignotant dans la lumière du jour.

Il aperçut devant lui le gardien chef et l'inspecteur Pouquet. Le premier signa au détenu que sa condamnation par le tribunal correctionnel du Havre, étant devenue définitive, il serait mis au régime ordinaire.

— Tu as entendu ? demanda le malfaiteur à M. Pouquet.

— Que vas-tu faire ?

Pistache se recueillit un instant, puis, avec une ironie amère :

— La grève de la faim.

Il n'en fit rien et causa quelques jours plus tard avec le policier. Ce dernier lui parlait de ses aventures, essayant d'avoir une indication intéressante.

Martin lui répondait avec nonchalance, lui demandant quelquefois une cigarette. A la fin, étonné, M. Pouquet lui dit :

— Pour peu que tu continues, mon paquet sera vide. Tu n'as donc pas de tabac ?

— Non.

— Tu as bien de l'argent ?

— J'ai 80.000 francs.

— Pourquoi n'en uses-tu pas ?

— Oublies-tu qu'en 1923, l'Union Coopérative s'est portée partie civile au procès et a obtenu satisfaction ?

— Tu n'as donc pas un bon camarade ?

— Je suis resté trop longtemps absent, on m'a oublié. Quant à ceux-là (et d'un geste il désigna toute la maison d'arrêt), ils sont trop lâches.

— Crois-tu ?

— Je n'ai pas oublié comment ils m'ont laissé tomber.

Puis, après un silence :

— Les temps sont bien changés « ils » s'habituent à leur prison et peut-être certains l'aiment-ils, puisqu'ils y trouvent la pâtée et le gîte.

Quant à Martin, il supportait mal la contrainte à laquelle il était assujéti. Son allure de grand fauve contrastait avec la démarche résignée de ses co-détenus et, quelquefois, dans ses yeux bleus s'allumait une flamme brève, qui s'éteignait aussitôt, lorsqu'au cours d'une promenade, il apercevait la grande porte qui s'ouvrait.

Son regard révélait, parfois, une profonde nostalgie et quand, au travail, le souvenir des grands espaces l'enivrait, Pistache restait sans mouvement, perdu dans des songes sans fin. On ne le dérangeait jamais. Il y a des instants où il faut laisser rêver le fauve.

Un jour cependant, un surveillant l'interrogea. Martin lui parla du Mexique, de la République argentine, puis, il rompit l'entretien :

— Mes souvenirs, c'est mon opium et seul je peux en user.

Il discutait avec animation les charges relevées contre lui. Un jour, M. Pomiès, le juge d'instruction qui l'interrogeait, le confronta avec une femme qui avait été sa maîtresse à Bordeaux. Cette dernière le reconnut formellement :

— Il m'a donné 200 francs, dit-elle, lorsqu'il m'a renvoyée à Limoges.

Et Pistache :

— Soyez généreux ! C'est la seule femme que j'aie payée dans ma vie et c'est elle qui me dénonce !

Mais bien vite :

— Cela ne veut pas dire que j'ai participé à l'agression.



L'autre encaisseur de l'Union des Coopératives.

Tout ou rien, avait dit Pistache à ses défenseurs. Il entendait par là qu'il voulait l'acquiescement ou les travaux forcés.

Il craignait la réclusion.

C'est là qu'il faut chercher les raisons de l'étrange attitude de Pistache à l'audience et qui surprit ceux qui le connaissaient.

Martin savait qu'on l'avait représenté comme un individu intelligent et dangereux. Il eut peur du jury et résolut de faire la bête. Mais il y réussit mal. Un seul exemple montrera avec quel esprit d'à-propos il savait répondre au cours de l'interrogatoire. Comme le président faisait remarquer que les renseignements fournis sur le compte de l'accusé étaient défavorables, qu'on signalait qu'il ne s'était livré à aucun travail depuis l'âge de douze ans, Martin riposta :

— Depuis l'âge de douze ans, je travaille. Nul ne peut sérieusement me le contester. N'y ai-je pas eu davantage de mérite, moi, fils d'un ouvrier, que ceux qui peuvent musarder jusqu'à dix-huit ans et qui encombrant les professions libérales ou deviennent des fonctionnaires ?

Ainsi, la discussion était portée sur un autre plan et le jury pouvait penser que Martin avait été surtout la victime de circonstances malheureuses.

C'est parce qu'il se rendit compte que son stratagème ne produisait pas l'effet escompté, que Pistache se laissa aller à la fureur et eng...urlanda copieusement les journalistes, qu'il rendait responsables de l'état d'esprit dont il était victime. Notre photographe fut l'objet de ses invectives. Le fauve réparait. Sa fureur alla croissant.

— Comme on lui avait communiqué, durant une suspension d'audience, un numéro de *Déetective* où on parlait de lui, il prononça plusieurs fois ce nom au cours de l'interrogatoire. Prudent, le président laisse passer l'orage.

Quand le jury se retira pour délibérer, il apparut que la condamnation était certaine.

Gilbert ROUGERIE.

Voyage d'enquête

New-York, novembre 1929.

Un nouveau témoignage très intéressant, sur le système pénitentier des Etats-Unis, nous a été donné récemment par un Anglais, Mr. E. Roy Calvert, secrétaire de la ligue Howard pour la réforme pénale, qui vient de faire un voyage d'enquête en Amérique.

« La justice des Etats-Unis, a-t-il déclaré, est beaucoup plus sévère que la nôtre. Pour un délit qui, en Angleterre, ne serait passible que de six mois d'emprisonnement, il admet fréquemment que les tribunaux américains infligent quatre ou cinq ans de réclusion.

« La moyenne journalière des arrestations n'atteint que 10.000 dans notre pays, tandis qu'aux Etats-Unis elle s'élève à 130.000, soit un chiffre trois fois plus fort relativement à la population.

« A la « Central » de Michigan, 426 détenus sont des condamnés à perpétuité. Les prisons sont pleines de « despatados » toujours prêts à la rébellion et que l'on ne parvient à maîtriser que par des mesures extrêmement rigoureuses.

« D'autre part, la congestion est si grande que dans la plupart des geôles chaque cellule est occupée par deux détenus qui vivent dans les conditions les plus démoralisantes.

« Au pénitencier de New-York, il y a des cellules dont le plancher ne mesure qu'un mètre de long sur deux mètres de large. »



En pleine vitesse, l'express de la Southern Pacific déraile dans les montagnes de Californie. Des bandits avaient dynamité la voie. Aucun des voyageurs ne fut blessé et ce triste exploit ne rapporta à ses auteurs que 300 dollars.

Un prêtre lithuanien condamné à 8 ans de travaux forcés

Kovno, novembre 1929.

Un procès sensationnel vient de se dérouler à Kovno, la capitale de la Lithuanie. Le prélat Olchaskas était accusé d'avoir tué sa maîtresse.

Le 16 septembre 1928, on trouvait dans une forêt proche de Birchany, non loin de Kovno, le cadavre d'une femme, Stanislava Ustjanowska, âgée de 54 ans. Divers indices semblaient démontrer qu'une lutte acharnée avait précédé le meurtre. La police suivit sans résultat plusieurs pistes. Pourtant, une rumeur prenait corps ; on répandait en ville le bruit que l'assassin n'était autre que le chanoine Olchaskas.

Ce prélat était très connu en Lithuanie et en Pologne comme un prédicateur de talent, brillant causeur et homme du monde, grand ami des femmes et très généreux bienfaiteur. Il était considéré comme un candidat probable au siège épiscopal de Vilno.

Le bruit fâcheux qui mêlait son nom au crime de Birchany mit naturellement en émoi l'archevêché et les milieux gouvernementaux lithuaniens. La presse reçut l'ordre de ne rien publier.

Mais la police finit par réunir contre le Père Olchaskas des preuves suffisantes ; six mois après le crime, on l'arrêta sans que la nouvelle d'ailleurs en fût publiée.

Devant la Cour, le Père Olchaskas a nié obstinément tout — sa liaison avec Stanislava, la naissance de l'enfant, le paiement de la mensualité, les discussions.

— Moi, l'amant de cette femme ? Vous voulez rire ! Mais avec mon argent j'aurais pu avoir des maîtresses de la meilleure société lithuanienne ! Tous ces racontars ont pour origine des intrigues politiques !

Malgré ces dénégations, la Cour l'a reconnu coupable et l'a condamné à 8 ans de travaux forcés.



Le bandit Pollastro, à qui l'on attribue le meurtre de deux gardes-frontière et d'un carabinier en gare de Vintimille, a été condamné à la réclusion perpétuelle par les Assises de Milan.

Un sketch trop bien joué

Berlin, novembre 1929.

Un grand cinéma populaire du quartier nord de Berlin a été le théâtre de scènes tumultueuses et de bagarres qui ont nécessité l'intervention de la police venue pour séparer les combattants. La cause du combat était un sketch qui avait scandalisé une partie de l'assistance.

Dans ce sketch, on avait représenté un peintre recevant une jeune femme dans son atelier. Celle-ci, apparemment sa maîtresse, commença à se déshabiller pour poser le nu.

A ce moment, un artiste mêlé au public se leva et commença à protester avec véhémence, en déclarant que l'actrice du sketch était sa femme, et qu'il ne lui permettait pas de s'exhiber ainsi.

Le public du cinéma, prenant au sérieux cette intervention, se mit en mouvement, un groupe prenant parti pour le mari, et l'autre pour la femme.

Par hasard, se trouvait dans la salle un acteur berlinois bien connu, Jacob Tiedke, qui se mit en devoir d'expliquer aux braves spectateurs que cette scène de ménage était arrangée d'avance et faisait partie de la représentation.

Il eut l'imprudence d'ajouter, en guise de plaisanterie, que le peintre avait parfaitement raison de vouloir faire un nu d'une si jolie femme.

Cette plaisanterie provoqua un tumulte effroyable. Les gens se précipitèrent les poings fermés contre Tiedke qui faillit être lynché par ces moralistes enragés.

Une véritable bataille s'engagea entre les deux parties de la salle et dura jusqu'à l'arrivée de la police.



Voici la nouvelle "attraction" de Sing-Sing, la célèbre prison américaine. Des postes de T. S. F. ont été installés dans 800 cellules, 2.300 casques ont été distribués aux détenus...

Eddie Guérin le Malchanceux

Londres, novembre 1929.

Un voleur, récemment arrêté à la gare de Victoria, au moment où il était en train de dérober une valise, déclara s'appeler Edwin Edwards, et c'est sous ce nom qu'il fut traduit devant la justice.

Mais au cours des débats, on apprit que l'accusé n'était autre que le célèbre Eddie Guérin, l'ex-ami, complice et victime de Chicago May. On se souvient, en effet, que celle-ci avait tenté de le faire assassiner.

Guérin, malfaiteur international, avait été condamné au bagne par les tribunaux français, et après une évasion sensationnelle, était venu s'installer en Angleterre qui refusa son extradition.

L'année passée, il avait été écroué pour vagabondage sous le nom de Thomas Edward Garen.

Lorsqu'il fut repris à la suite du vol de la gare de Victoria et que son identité fut révélée, Eddie Guérin donna libre cours à sa colère :

« Je respecte ma femme et mes enfants, s'écria-t-il, et je voulais leur cacher mon passé !... Ils ignoraient mon nom véritable.

Puis il ajouta :

« Je n'ai jamais eu de chance. Je suis la victime des spéculateurs et des agents de publicité ! »

Dans ses mémoires, publiés l'année passée, il disait que s'il avait embrassé une carrière honnête au lieu de se vouer au crime, il y a longtemps qu'il aurait été millionnaire, grâce à ses qualités de courage et d'énergie...



Miss Frances Casano est devenue complètement chauve à la suite de traumatismes à la tête causés par l'effondrement d'un plafond. Elle a obtenu 4.000 dollars de dommages-intérêts — mais elle en réclamait 20.000.

Un code secret

Rio-de-Janeiro, novembre 1929.

En décembre 1928, la police brésilienne arrêta à Pernambuco un célèbre voleur de bijouterie, Alberto Pinto. On trouva sur lui un gros carnet plein de notes écrites en une langue incompréhensible.

Pendant plusieurs mois, on essaya vainement d'obtenir des explications de Pinto. Il vient seulement de se décider à répondre.

Il a déclaré que « la Centrale des voleurs internationaux », émue par la collaboration toujours plus étroite des polices des différents pays, a décidé, elle aussi, de perfectionner son organisation.

A un congrès international qui s'était réuni à Lérida, en Espagne, une série de résolutions furent prises, notamment celle d'une langue internationale secrète pour la correspondance.

CHEZ

EMMANUEL ROBIN

ACCUSÉ,
LÈVE-TOI

ROMAN

PRIX du 1^{er} ROMAN 1929

« M. Emmanuel Robin est certainement un romancier, un vrai. »
ALBERT THIBAUDET

L'édition originale dans la collection LA PALATINE - 20 fr.

12 fr.
IN-16
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

PLON

LES ROIS DES



Aziz dormait sur la plate-forme du gaillard d'avant.

I. — Le retour d'Aziz

Coritza d'Albanie, novembre.

(De notre envoyé spécial.)

L'ADRIATIQUE nous avait été dure et depuis le départ de Brindisi, toute la nuit, notre bateau qui était un cargo-mixte italien vieux et fatigué avait gémé entre les lames violentes et pressées. Au lever du jour les côtes d'Albanie apparurent. J'étais déjà sur le pont et seul. Au-dessous, sur la plate-forme du gaillard d'avant, on apercevait, on devinait plutôt, accroupis, couchés entre des caisses et des chaînes, éveillés mais terrorisés par la tempête, des émigrants, des miséreux de toute espèce qui pour quelques dizaines de lires passaient d'Italie en Albanie ou en Grèce. Un seul ne se souciait pas de l'orage. Il s'était couché à plat ventre au milieu du pont, son corps musclé et doré sortant de haillons informes et paisiblement, avec un geste de femme pour appuyer sa tête sur son bras courbé, il dormait.

C'est à ce moment que le bateau entra dans la baie de Valona, que la mer, brusquement se fit lac et qu'avec un grand bruit de chaînes et d'ancres choquées, il s'arrêta devant des montagnes violettes et des villages bleus.

J'étais descendu sur ce pont des émigrants. Alors, comme si ce calme subit l'avait troublé, l'inconnu s'éveilla, se leva et alla au bastingage. J'étais près de lui. Il regardait la terre intensément, avec des yeux pâles qui luisaient étrangement dans son visage brûlé. Et l'espace d'un instant, je le vis se décomposer, sa bouche grimacer légèrement comme s'il allait pleurer. Et même il passa sa main sur ce visage qui l'avait trahi, comme pour en enlever le masque de détresse, de défaillance plutôt. Je lui parlai, il connaissait très bien le français. Un peu plus tard, débarqués, nous buvions ensemble de l'anis blanc dans un bar de Valona. Ce matin-là, j'appris seulement qu'il revenait au pays après une longue absence et qu'il s'appelait Aziz. Mais il y avait dans ses yeux quelque chose à la fois d'ardent et de désespéré, dans sa voix une cassure qui me bouleversa et il gardait sur lui beaucoup trop d'argent pour que son apparence de misérable ne fut pas un déguisement. Dans un reportage il faut toujours donner le pas à l'improvisation sur la méthode et ne suivre que l'instinct. Sentant la présence émouvante d'un secret, je renonçai à repartir immédiatement de Valona.

Je passai la journée à apprivoiser mon sauvage. Le soir, il reconnut avec un cri étouffé, dans la baie, un bateau dont le capitaine était de ses amis et il m'entraîna à bord. Le capitaine, un colosse noiraud lui ouvrit des bras stupéfaits. Ils commencèrent de parler très vite, en albanais et cela s'acheva dans le carré des officiers. On apporta les chaises, les moins crevées du navire, jusqu'à un énorme fauteuil recouvert de toile de Jouy, un doux fauteuil de grand'mère dans lequel on m'installa et un novice à demi-nu vint débarrasser la table d'un plat de haricots, d'une carte crasseuse et d'une assiette pleine de mégots pour y apporter du whisky et des bols. Leur conversation était fiévreuse, mais bientôt Aziz, gêné de me voir tenu ainsi à l'écart, s'arrêta, hésita, me regarda. Je compris qu'il allait parler, que le secret me serait confié. La confiance est la chose qui précède l'amitié et comme l'amitié elle peut être instructive et immédiate.

« Je rentre en Albanie pour tuer quelqu'un, dit Aziz. »

Tous les Albanais qui ont quelque instruction baragouinent le français. Le capitaine interrompit, sourdement :

« Tu es sûr de ne tuer qu'une personne ? »

Sans un mot je laissai couler la confession. Aziz continua :

« Il y a quelques années, ma sœur qui avait quinze ans rentra un soir sanglotante à la maison et s'évanouit »

« Elle avait été attirée dans un champ et souillée par un de nos voisins, un vieillard. Mon père assomma presque ma sœur parce qu'une fille doit se tuer plutôt que de se laisser forcer. Puis il prit son fusil et alla abattre l'insulteur à travers une fenêtre chez lui, au moment où il était à table, entre sa femme

et ses deux fils. Puis il s'enfuit dans la montagne. Il devint le compagnon d'un brigand très connu, très redouté et pendant trois ans tous les deux tinrent le Bënà, près de Tirana. Les gendarmes perdirent plus de dix des leurs à vouloir les combattre et à la fin ils se lassèrent. Prévenus, les riches voyageurs évitèrent la route que gardaient les deux hommes.

« Ma mère tomba malade. Mon père l'apprit et ne put résister à la tentation de venir la voir. Protégé par des amis sûrs, il descendit une nuit jusqu'à Tirana. Il y a dix ans de cela, j'étais encore un petit garçon. Je le vois encore entrant brusquement dans la maison avec sa veste en peau de chèvre, ses bottes de drap serrées par des lanières de cuir, son bonnet pointu de laine blanche et son fusil dont le canon et la culasse étaient protégés de la rouille par des linges. Sa barbe était devenue grise. Il pleura dans les bras de ma mère, nous embrassa ma sœur, mon frère et moi avec emportement. Un peu avant le lever du jour il repartit. Alors deux hommes qui guettaient derrière un mur l'abattirent. Nous entendîmes quatre coups de fusil et même pas un cri. »

J'osai dire :

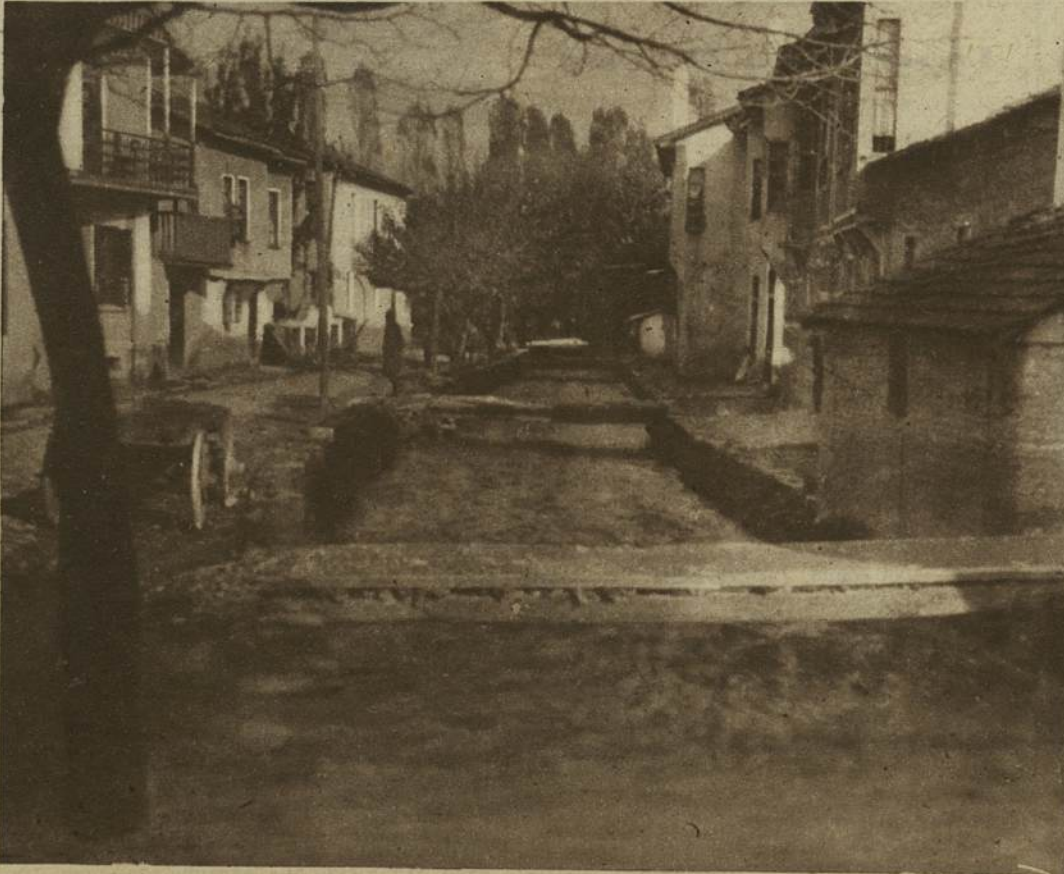
« Les gendarmes avaient donc repris la trace ? »

Aziz releva la tête :

« Ce n'étaient pas les gendarmes, c'étaient les deux fils de l'homme que mon père avait châtié. Nous étions trop jeunes pour suivre la vengeance. Ma sœur se maria avec un Grec qui l'emmena à Salonique. Cinq ans après j'eus l'occasion de partir en Italie. Je m'y suis fait une situation et un foyer, je gagnais bien ma vie, et j'ai un enfant. Puis, un jour, à Tirana, notre mère qui est maintenant vieille et lasse, mais qui n'a pas quitté le deuil, ni le voile noir des Albanaises, respectueuses du passé, notre mère dont jamais un autre homme que son mari et ses fils n'a vu le visage a rappelé à mon frère, l'aîné, qu'il y avait du sang à verser. Il a faibli, il a demandé du temps, il a fini par avouer qu'il ne voulait pas, qu'il ne saurait pas. Alors... »

Aziz but, respira fortement :

« Alors, ma mère m'a écrit de revenir. Il fallait bien quelqu'un, n'est-ce pas, pour cette besogne. J'ai laissé ma place, la femme, mon fils. Je reviens. Je me cache parce que les deux autres se méfieraient et se sauveraient peut-être, s'ils apprenaient mon retour. Je ne sais même pas si j'irai embrasser ma mère, avant. »



Une rue d'Argirocastro ; à gauche, la maison tragique des frères Lemtze.



Dans le cloître plein de fleurs,

le ton de la Société des Nations. Seul je ne pris part au débat. Le policier put remarquer avec quelque apparence de raison que pour un journaliste je n'avais pas l'air de m'intéresser beaucoup à ces questions.

Quand je rentrai à mon hôtel, le soir, quelqu'un qui m'attendait dans l'ombre d'une porte m'aborda. C'était Aziz. Nous nous mîmes à marcher au hasard, dans les ruelles boueuses et noires. Nous évitions l'un et l'autre de parler directement de la chose. Je dis seulement :

« Qu'allez-vous faire ? »

Il hochait la tête.

« On n'a pas reconnu ma présence. Des amis m'ont procuré une automobile. Je vais partir pour l'inté-

Nous bûmes en silence, pendant des heures, encore. Cette veillée de meurtre tirait une horreur glacée du calme d'Aziz et de notre complicité passive. Au matin, à la coupée du navire, le colosse brun serra Aziz dans ses bras et regarda longuement s'éloigner le canot qui nous ramenait à terre.

Un service assez régulier d'avion relie Valona à Durazzo et Tirana. Je décidai de m'en servir. Aziz m'accompagna jusqu'au terrain de départ. Je ne lui avais plus rien demandé sur le détail de son projet. Quand il me serra la main je lui dis seulement :

« Est-ce que nous nous verrons ? »

Il me répondit en souriant :

« Nesser. »

Nesser, en albanais, cela veut dire « peut-être », « tout à l'heure », « un jour ». Cela veut dire aussi « qui sait ? ». C'est un mot qui ne vaut que par l'intonation qu'on lui donne. Certains l'emploient pour dire « jamais » ou « ne l'espérons pas ».

■ ■ ■

Quatre jours après j'étais assis à la terrasse d'un café, à Tirana. Il y avait encore là un officier de police, un jeune diplomate albanais et le professeur de français des sœurs du roi. On en vint très vite à parler des brigands et en général des faits divers.

« Nous avons un beau crime, depuis hier, dit brusquement le policier. »

On se pencha pour l'écouter.

« Deux hommes, deux frères ont été attaqués à coup de revolver, à la tombée de la nuit, près de leur maison. Un d'eux est mort. L'autre s'en est sorti avec une blessure légère. »

Aucun de mes compagnons ne s'aperçut du trouble que j'eus quelque peine à maîtriser. L'officier ajouta :

« C'est certainement une vengeance. Ces deux hommes avaient tué, il y a longtemps, un bandit assez célèbre. Si le fils de ce bandit n'était pas loin d'Albanie, je penserais que c'est lui qui a tué, l'autre nuit. Et son frère a pu justifier d'un alibi. Nous n'y comprenons rien. »

Tous s'exclamèrent. Le professeur de français qui portait lorgnon et jaquette fit un cours de psychologie criminelle. Le diplomate donna son avis dans



Les frères Amid et Méro Lemtze, il y a tren

MONTAGNES



(Photos Detective.)

flours, où Mero Lemtze fut livré.



Aziz, vêtu de haillons, allait vers sa vengeance.

rieur. Je me louerai avec ma voiture aux voyageurs. Dans quelque temps quand la police aura perdu courage je reviendrai. Songez que j'en ai manqué un, qu'un des meurtriers de mon père est encore vivant.

Vite, sans réfléchir, je proposai : « Voulez-vous venir avec moi ? Je veux parcourir par la route l'Albanie, l'Épire, la Macédoine, la Grèce. J'ai besoin d'une auto et d'un interprète. Vous savez quelles sortes de gens je veux voir. Je vous loue avec votre voiture. »

Il accepta aussitôt. Sans le savoir, je venais de décider du succès de mon reportage. Sans Aziz, je n'aurais pas pu faire ce que j'ai fait.

Nous partîmes le lendemain. Aziz avait coupé sa

barbe et, vêtu à l'occidentale il était devenu ce qu'il n'aurait pas dû cesser d'être, un petit employé correct et presque timide. Son auto était une de ces machines américaines, hautes et solides avec lesquelles on se passe de route, à la rigueur. Au sortir de Tirana, je le fis arrêter pour dire au revoir à l'officier de police de la veille que nous croisions. Aziz tourna légèrement les épaules de façon à n'être pas vu. Le policier me souhaita bon voyage avec un accent ironique.

« Vous ne verrez pas de brigands, me lança-t-il. » Et comme Aziz avait remis en marche c'est en me retournant que je lui criai : « Nesser ».

Après une journée et une nuit, nous fûmes à Argyrocastro, près de la limite méridionale de l'Albanie. Et nous commençâmes de nous enfoncer dans l'Épire, la terre légendaire des bandits.

Cet après-midi-là, Aziz, qui décidément avait compris ce que je voulais et dirigeait vraiment le voyage quitta la grande route de Janina et s'engagea dans un chemin qui se tordait dans la montagne.

« La grande époque des brigands est morte ici, commença-t-il brusquement. Les deux plus connus, les maîtres du pays ont été tués, il y a quelques semaines. Nous sommes exactement dans le décor de leurs exploits et de leur mort. » Et sans ralentir l'allure, sans me regarder, de sa voix unie, il raconta :

« Ils étaient deux frères, Amid et Miro Lemtze. »

« C'est encore une histoire de vengeance qui les avait mis hors la loi. Ils étaient devenus si redoutables que les gendarmes se détournèrent de leur chemin et que les voyageurs obligés de traverser la région qu'ils surveillaient leur faisaient demander licence de passage et payaient à l'avance le tribut. Leur énergie, leur force étaient prodigieuses. On dit qu'ils pouvaient faire, à pied, par les sentiers de la montagne, en moins d'une journée les cent kilomètres qui séparent Janina d'Argyrocastro... Ils avaient, au moment de leur gloire une troupe nombreuse de partisans. Quand on voyait apparaître sur les pentes, sautant par-dessus les broussailles tenant à deux mains leur fusil au-dessus de leur tête ces quarante démons, les notables, dans les villages se terraient dans leurs caves ou s'enfuyaient. Mais les pauvres gens sortaient en criant de joie dans les

rués, les femmes quittaient le lavoir, les hommes les champs et on dansait sur la place. Parfois les meubles de quelque richard servaient pour faire un beau feu de joie. Et dans la nuit douce les brigands barbus, à la peau cuite et aux muscles souples caressaient les filles libres. Mais le paysan le plus vieux et le plus laid pouvait avoir pour épouse la plus belle fille du pays, les hors la loi ne la touchaient pas. Un Albanais, quel qu'il soit respecte toujours la femme qui appartient à un autre. Et non loin de là, parfois, dans les auberges, les gendarmes buvaient mélancoliquement de l'eau-de-vie en se bouchant les oreilles pour ne pas entendre l'écho des chansons.

L'un et l'autre des deux frères avait toujours avec lui un cor creusé dans une corne et c'est en sonnant longuement qu'ils s'appelaient et se retrouvaient dans la montagne. Parfois l'un d'eux s'amourachait d'une fille et vivait en paysan, des semaines, avec elle, dans une cabane. Il ne s'occupait plus de rien, ni de l'argent, ni des gendarmes. Seulement de rêver et d'aimer. La police finissait à la fin par le savoir et imaginait naïvement que c'était là l'occasion de s'emparer par surprise du bandit confiant. Les gendarmes s'approchaient à six, à vingt, de la chaumière où Mero ou Amid écoutait son amie chanter. Mais chaque fois, au moment où le danger devenait pressant, un coup de cor éclatait dans la montagne, l'amoureux sautait sur son fusil, repoussait la femme, hondissait dans les rochers. Des coups de feu claquaient, un ou deux gendarmes tombaient et une heure après Amid ou Mero était dans les bras de son frère.

Le bon temps passa. Les deux frères s'usèrent à cette lutte sans trêve. Le gouvernement s'efforça de rétablir l'ordre, la police menaça davantage les bandits. Un à un les hommes du Lemtze furent tués, pris, ou désertèrent.

A la fin il n'en resta plus qu'un avec eux. Les gendarmes avaient poussé lentement et traqué les trois hommes dans cette région, sur la frontière grecque. Amid avait un peu moins de soixante-six ans, Mero un peu plus. Ils étaient maintenant obligés de fuir sans répit. Une nuit, comme harcelés, ils couraient sur les crêtes, Mero, épuisé, tomba :

« Puyez, dit-il à son frère et à l'autre. De rester avec moi ne sauverait personne. »

Ils se séparèrent en pleurant pour la première

fois de leur vie. Mero attendit la fin. Pourtant ce devait être lui qui survivrait le dernier. Les gendarmes ne le trouvèrent pas.

Aziz était arrivé près d'une maison de pierres sèches, entre des arbres.

« C'est là, me dit-il, qu'Amid et son compagnon s'arrêtèrent quelques heures après, pour se reposer. Mais la fatigue, le découragement avaient fait perdre au partisan jusqu'à son sentiment de l'honneur. Il pensa qu'ils étaient perdus, il se rappela qu'une forte prime était promise à qui rapporterait la tête d'un des frères avec la vie sauve et la grâce s'il était lui-même hors la loi.

Amid se leva au jour, sortit sur le seuil de la porte, regarda sa montagne et son soleil. Il espérait encore, peut-être, à cet instant. Un coup de pistolet tiré par derrière l'étendit raide mort.

C'était jour de marché à Argyrocastro. Les marchands s'injuriaient, les enfants se battaient dans la poussière, les femmes emportaient sur leur dos d'énormes paquets, les hommes riaient et buvaient. Alors une rumeur d'étonnement et d'épouvante passa, tous s'écartèrent et l'on vit s'avancer un cavalier boueux, loqueteux, les bras rouges de sang jusqu'aux coudes. Quand il aperçut un gendarme il jeta à ses pieds son fusil et son poignard et l'on vit qu'à l'arçon de sa selle était suspendue par les cheveux la tête d'Amid Lemtze.

Là-haut, dans la montagne, Mero, ignorant de ce qui s'était passé, fuyait toujours. Il était devenu presque aveugle, et il sonnait du cor désespérément, dans les gorges. Son frère ne répondait plus. Quand ils entendaient cet appel lugubre ou quand ils voyaient apparaître sur une crête la silhouette fantastique de ce vieillard décharné dont la barbe tombait sur la poitrine, les paysans tremblaient de terreur religieuse :

Aziz se tut.

— Alors ?

Sans répondre Aziz arrêta l'auto. Nous étions devant la porte d'un petit couvent, un « téké » peint en rose. Je suivis Aziz qui frappa, parla au moine qui vint ouvrir et entra. Dans un cloître plein de fleurs on nous offrit du vin et des raisins. Aziz reprit :

C'est ici que Mero, à bout de forces, vint demander un soir asile. Les moines le firent entrer, lui donnèrent à manger et à boire. Mais l'allure de leur hôte les inquiéta. Dans ce yagabond effrayant ils crurent reconnaître le fameux brigand. Alors, pour le mettre à l'épreuve, cruellement, ils se mirent à raconter devant lui la mort horrible d'Amid Lemtze.

Mero, courbé sur la table, ses yeux presque morts à demi-clos, buvait du café. Longtemps, il résista, il refoula sa douleur dans sa poitrine et il put garder ses larmes sous ses paupières. Mais les moines le guettaient et, à la fin, l'un d'eux arrêta d'un geste celui qui parlait : ce n'était pas la peine d'aller plus loin. Dans la main du yagabond, la tasse tremblait. C'était bien le frère d'Amid.

Les policiers, prévenus, vinrent chercher au couvent le révolté vaincu.

Il fallait le ramener à Argyrocastro. Deux gendarmes s'en chargèrent et poussèrent devant eux Mero que le souci de bien finir redressait. En cours de route il leur dit simplement :

— Nous nous sommes longtemps combattus mais loyalement. J'aurais voulu mourir dans la montagne, d'une balle, et non pas pendu, parmi les injures des gens des villes.

Les gendarmes se concertèrent. L'un d'eux commanda :

— Marche devant. Monte sur ce rocher.

Trébuchant, hésitant, le bandit obéit.

— Retourne-toi vers nous. Adieu, crièrent les gendarmes.

Mero Lemtze se dressa dans le ciel, reçut en plein cœur les deux coups de carabine de ses ennemis généreux et tomba en avant, comme il l'avait voulu. Avec lui finissait la grande lignée des bandits albanais.

Ce couvent était plein de parfums.

— Repartons, dit Aziz. Il y a loin jusqu'au lac d'Ochrida et plus loin jusqu'à celui d'Ostrovno où sont les comitatdjis.



à trente ans, au début de leur carrière.



La maison, sur la route de Janina, où Amid Lemtze fut abattu par un ami félon.

(A suivre.)

Paul BRINGUIER.

CONCOURS DE 1930-1931
INSPECTEUR
 du CONTROLE de L'ÉTAT sur les CHEMINS de FER
 Carrière honorable, active. Carte 1^{re} classe circulation.
 Conditions : 1^o avoir de 21 à 30 ans ou plus (serv. mil.)
 2^o satisfait concours. Titus, grat. par
 l'École Spéciale d'Administration, 4, rue Ferrus, 4, Paris (8^e)

■ La **T.S.F.** ■
 moins chère

en achetant tous vos appareils et accessoires avec d'importantes réductions à notre magasin.
 Quelques prix : Poste super-Théos, 6 lampes, complet et installe à domicile 1360 fr. — Cadres depuis 122 fr. — Piles 90 volts depuis 36 fr. 75 — Diffuseurs depuis 110 fr. — Lampes toutes marques depuis 22 fr. — Accus 4 volts depuis 42 fr. — etc...
 Demandez notre catalogue
PHARE-RADIO, 202, rue Saint-Denis, PARIS
 ouvert dimanches et fêtes

les meilleurs
Jazz
 chez vous
 DISQUES
ODEON

GRATIS... l'envoi moi
 CATALOGUE ILLUSTRÉ
ACCORDÉONS
 PHONOGRAPHES et
 tous instruments de musique
 FACILITÉ DE PAIEMENT
 Francis CAMPANELLA 27, Bd. Beau-marchais Paris (4^e)

LE
SUPER-AGEGLAVI
 6 LAMPES
 AU PRIX DE GROS
380 frs
 vendu nu et avec accessoires sélectionnés
 AU COMPTANT ou en 12 VERSEMENTS
 étalonné sur 25 Stations Européennes
 Livre avec fiche de garantie
 renseignements techniques et catalogues gratuits
 DÉMONSTRATIONS PERMANENTES
COMPTOIR DES FABRICANTS
 RAYON RADIO N° 66
 212, Rue Saint-Jacques, Paris (V^e)

GRATUITEMENT
 20 Succès du
 catalogue
Edison Bell
 les disques
 à aiguille
 les meilleurs du monde
OFFERTS
 aux souscripteurs d'un de
NOS PHONOS
 payables
 à partir de **25 fr**
 versements de
 ou au comptant
 ou prix exceptionnel
 de **250 frs**
 MODÈLE DE NOTRE RICHE MALLETTE 32x28x13
 gainerie fine, moteur puissant, diaphragme sonore
 plateau suédois, garnitures nickelées
 (Nombreux autres modèles)
CETTE SOUSCRIPTION
 est réservée aux 200 premiers lecteurs
 qui enverront une enveloppe portant leur adresse au
COMPTOIR DES FABRICANTS
 SERVICE N° 66
 212, Rue Saint-Jacques, PARIS (V^e)
 pour recevoir catalogues illustrés des phonos et des
DISQUES EDISON BELL
OFFERTS GRATUITEMENT

ACHETEZ DIRECTEMENT
 A LA MANUFACTURE DES
Papiers Peints
 25 RUE JACQUEMONT, PARIS 17^e

LES SECRETS DE LA CONTREBANDÉ

VI. - Nos ferrailles

Jusqu'à cette année, l'Italie n'avait pas d'avions de promenade. Elle vient, au meeting de Montecelio, près de Rome, d'en choisir deux types : le Fia A. S. I., et le Breda XV. Et le gouvernement va passer de grosses commandes de ces appareils pour les clubs.

— Les clubs ? Quels clubs ?
 — Les clubs d'aviation légère. C'est une invention récente. L'Allemagne impériale disait : « Notre avenir est sur l'eau. » L'Italie moderne pense : « Notre avenir est dans l'air. » Mais elle ne le dit pas. Elle agit. Et c'est pourquoi on vient de voir pousser, dans toute la Péninsule, des clubs d'aviation comme des champignons. Les plus importants sont ceux de Rome et de Milan. Il y en a beaucoup d'autres. Et elle a, ainsi, brusquement pris la troisième place, à ce point de vue, en Europe. Elle vient, maintenant, juste après l'Angleterre et l'Allemagne.

— Et alors ?
 — Et alors, l'Italie aura bientôt ce « sens de l'air » que, malgré M. Laurent-Eynac et quelques autres, doit le maréchal Lyautey, la France n'a malheureusement, jusqu'ici, pu acquérir.

Mais savez-vous comment ce qui nous est impossible fut possible au delà des Alpes ?

— Propagande ?
 — Oui. Et, aussi, contrebande !
 — Hein ?

Je sautai, c'est le cas de le dire, en l'air.
 — Contrebande !
 — Dame, pourquoi pas ?

Mon interlocuteur, un homme froid, releva ses lunettes sur son front, ouvrit un tiroir, y prit un dossier, le feuilleta, en sortit un papier, posa le doigt sur un tableau de statistique, souligna deux paragraphes :

— Regardez ça !

Je lus :
 « Importations sidérurgiques ;
 « Ferrailles : 1913 : 326.000 tonnes ; 1927 : 693.300 tonnes ; 1928 (de janvier à novembre) : 801.500 tonnes.
 « Valeur : en 1927 (en millions de livres) : 268,7 ; en 1928 (de janvier à octobre) : 240,2. »

Il me regarda :
 — Voilà !
 — Si vous parlez par énigmes, fis-je...
 — Aucune énigme. L'explication est claire comme la lumière du jour.

— J'écoute.
 — A peu près dépourvue de charbon, et insuffisamment riche en fer naturel, l'Italie a besoin d'importer de la matière sidérurgique. Elle recherche, entre autres, la ferraille. Car la ferraille est, en somme, du minerai à 100/100. Elle tâche donc d'en avoir le plus possible, soit au moyen d'accords internationaux, soit à n'importe quel prix. Et, quand on met à quelque chose « n'importe quel prix », on est toujours sûr de trouver des fournisseurs, n'est-ce pas ?

Vous me suivez ?
 — Aveuglément !
 — Bien. La France, elle, vous le savez peut-être, est très riche en ferrailles : c'est une de ses monnaies d'échange. On s'est beaucoup occupé de cela, à Genève, au cours des conférences économiques internationales. Chaque expert, bien entendu, défendait la politique du fer, du blé, du pétrole, et de toutes les matières vitales de son pays.

— La ferraille est le pain de nos industries, disait M. Loucheur. Nous pouvons lever toutes les prohibitions, sauf celle-là !

Toutefois, les nations les moins favorisées en fer, parmi nos anciennes alliées, comme la Belgique, la Pologne et l'Italie, ont obtenu des dérogations à cette obstruction, en échange de concessions équivalentes. La Belgique obtint 20.000 tonnes par an, la Pologne aussi. Un office central, à Paris, établit les répartitions, surveille les expéditions, et délivre les licences d'exportations. Et c'est ainsi qu'il existe à ce sujet un accord entre la France et l'Italie. C'est, au ministère des Finances, la direction générale des Douanes qui est chargée de l'appliquer.

— Quelles quantités ?
 — 150.000 tonnes par an.
 — Bien.

— Qui, mais, comme vous venez de le voir, elle en a reçu près de 700.000 tonnes en 1927 et plus de 800.000 en 1928. D'où ? Tout est là. Et, moi, je vous dis : de chez nous. Comment ? En fraude !

— Oh ! oh !
 — Les preuves existent.

■ ■ ■

— Contrebande d'Etat ?
 — Je ne dis pas ça. Je dis : contrebande au profit d'un Etat. Je le prouve.

C'est en octobre 1928 qu'on s'est aperçu, sur la frontière, de l'évasion des vieux

métaux. Et ce fut bien par pur hasard. C'est à Jeumont que ça s'est passé.

Il y avait là, agent en douanes, successeur de son père, un M. Pierre Devroye, qui possédait la confiance générale. Ses employés aussi. Or, un jour, son vieux comptable attrapa la grippe et resta couché. Il fut remplacé par un jeune homme plein de zèle, mais ignorant toutes les finesses du métier. C'est lui qui, sans le vouloir, découvrit le pot aux roses.

Un matin, en effet, qu'il s'occupait d'une expédition de vieilles ferrailles, une « erreur » sur la feuille d'envoi le frappa. Elle stipulait un envoi de 10 tonnes. Le wagon en pesait 30. Le garçon crut avoir la berlue. Il prit la lettre d'avis adressée au client et la vérifia : elle annonçait 30 tonnes.

Embarrassé, le fiston traversa la rue et alla demander conseil au receveur des douanes, à la gare. L'autre se fit montrer les feuilles, examina le wagon, et, soupçonnant la vérité, la cacha :

— Ce n'est qu'une erreur matérielle, dit-il, faites l'expédition, nous arrangerons cela.

Son visiteur partit rassuré. Seulement, lui, il prévint ses chefs. Et on établit une surveillance. Le lendemain, une autre « erreur » fut constatée, le surlendemain, une autre encore, et ainsi de suite. Tous les envois étaient truqués ! Ça commençait à



Sans ferraille, pas d'avions...

devenir grave. Non pas tant au point de vue des sommes à percevoir : elles sont très minimes. Mais à cause de la destination de ces ferrailles-là !

L'enquête continua, dans le plus grand secret. On collectionna les lettres de voiture, les feuilles d'expédition, celles des déclarations, toutes les paperasses utiles, quoi, depuis le 11 octobre 1925, date à laquelle, en matière de douanes, s'arrêta la prescription. Et on en apprit de belles. Depuis cette date, la seule maison Devroye, de Jeumont, avait expédié en fraude 633 envois, du poids de 6.300.000 kilos, valant 2.520.000 francs !

La justice fut saisie. Et, le jeudi 18 octobre 1928, M. Bornet, juge d'instruction au parquet d'Avesnes, flanqué d'un huissier et d'un représentant des douanes, se rendit à Jeumont. Tandis que l'huissier instrumentait, saisissait le mobilier des bureaux, les tables, les chaises et jusqu'aux automobiles, le magistrat s'empara de la correspondance. Et il relevait dedans les noms de vingt-sept « ferrailleurs », clients de Devroye.

Ah ! ce fut un coup de Trafalgar. M. Devroye prétendit avoir tout simplement suivi la « routine » établie par son père, décédé quelques mois auparavant. Il avait toujours vu faire ça, ce garçon, il continuait. Tradition familiale.

Quant à l'agent des douanes, muni de ces précieux renseignements, il courut aussitôt dans les banques « bloquer » les comptes de ces négociants-là. Il n'y alla pas de main morte. D'un seul coup, il bloqua seize millions, « pour couvrir les futures amendes qu'allait infliger son Administration ». Dame, quelques firmes entrèrent immédiatement en transaction. Elles offrirent des cautions importantes pour obtenir la mainlevée de leurs comptes. L'Administration y consentit, tout en réservant ses droits. D'ailleurs, certaines avaient pu agir de bonne foi : elles déposèrent à leur tour, contre l'agent en douanes, une plainte pour usage frauduleux de documents.

Mais l'éveil était donné et, sur toute la frontière, la douane ouvrait les yeux. M. Phillippi, receveur à Valenciennes, faisait, de son côté, une enquête, et on découvrit partout, notamment à Marseille, des choses très curieuses. La ferraille, mon cher monsieur, sortait du territoire comme la sueur sort de la peau.

■ ■ ■

— Tout cela pour l'Italie ?
 — Ça allait en Belgique d'abord ou en Allemagne. Il n'y a pas très longtemps encore, sept wagons expédiés sur Liège furent repérés à Cologne, par nos agents.
 — Et rien à faire ?

A l'étranger, non. Un douanier français n'a pas de contact avec un douanier belge, allemand, espagnol ou suisse, et inversement. Dans le militaire, l'attaché assiste aux grandes manœuvres. Dans la douane, chacun reste chez soi.

Or, le passage par la Belgique est très facile. Par suite de l'accord intervenu entre le ministère de l'Industrie belge et le ministère des Finances français, des licences sont accordées aux industriels français et belges. Ceux-ci confient ces pièces à un transitaire, un agent en douanes, un Devroye, qui se charge des formalités. Au moment du passage, le double de ces licences est remis à la douane, au point de sortie :

— 10 tonnes !

— Ça va ! fait le gabelou.

Le wagon file. Avant d'arriver à la douane d'en face, la lettre de voiture est changée. Le destinataire n'est plus X... industriel à Anvers ou Liège, mais Y... industriel à Milan ou Turin. Il ne s'agit plus de 10 tonnes, mais de 30. Et le tour est joué.

— Vous êtes sûr ?

— Sûr et certain. Demandez au Comité des Forges. Tenez, voici une déclaration de M. Georges Desse, vice-président de la Chambre Syndicale des Négociants en vieux métaux de France :

« Lors des conférences faites en 1928 par la Chambre syndicale et le Comité des Forges, j'ai combattu les expéditions françaises de métaux sous n'importe quelle forme, soit sous fausses déclarations, soit sous une dénomination autre, car on n'ignore pas que les métaux à refondre contingentés passent couramment sous la dénomination de métaux à relaminer, par exemple, à la frontière italienne. »

— Ça a l'air d'une blague. Comment la douane ne s'est-elle pas aperçue qu'il lui a défilé sous le nez, à sa barbe, 650.000 tonnes de ferrailles en trop, l'an dernier ? Plus de 200.000 wagons !

— Tout ne passe pas par le rail. Si, au cours de l'enquête, M. Durondel, juge d'instruction, apprit, en janvier 1929, de M. Lecomte, négociant au Havre, qu'il était passé de 600 à 700 wagons, soit de 18.000 à 21.000 tonnes, en une seule année, par Jeumont, il apprit aussi qu'il en était passé autant, sinon plus, par voie d'eau : Maulde — Mortagne, douane française ; Blébaries, douane belge. Là, c'est dans un café, près du canal, que les lettres de voiture étaient rapidement changées, afin que le « minéral 100/100 », ainsi entré en Belgique, puisse être dirigé sur un autre pays.

Vous avez pigé la combine ?

■ ■ ■

— Mais... et l'aviation italienne, là-dans ?

— J'y arrive. Quoi que...
 Il baissa la voix :

— Je ne sais pas si je puis parler. Ces choses-là touchent à l'espionnage.

— L'aviation légère ?
 — L'autre aussi. Vous avez su, comme tout le monde, qu'à Montecelio, ces jours derniers, l'aviation italienne de guerre a essayé une nouvelle tactique offensive ?

Le rase-mottes, et l'attaque brusquée par bombes, mitrailleuses, gaz et autres saletés. Expérience concluante : il ne serait rien resté sur le terrain, ou, du moins, pas grand-chose. Car les zincs de combat font de grands progrès aussi, chez nos frères latins.

Le budget italien n'indique pas tout au profane. L'aviation italienne est devenue formidable. N'effrayons personne. Disons seulement qu'on dépense là-bas, pour l'aviation, à peu près cinq fois autant d'argent qu'on en avoue.

Or, sans ferraille, pas d'avions. Il faut de l'acier pour les moteurs, les tendeurs, les ailes même, et la cuirasse. L'Italie a poussé très loin, ces temps derniers, la recherche des aciers spéciaux pour l'aviation. Elle a obtenu d'excellents résultats. Nos vieux métaux n'y sont point étrangers.

On le sait, chez nous, au ministère de la Guerre. Je ne puis vous en dire plus.

Et voilà pourquoi, sur nos frontières, les ferrailles françaises sortent du territoire « comme la sueur sort de la peau, et à n'importe quel prix.

— En cas de conflit, la Méditerranée ne serait plus « tenable », expliqua récemment un général à M. Painlevé. L'aviation italienne balayerait tout...

Nos « ferrailles » nous retomberaient sur la tête, quoi !

(à suivre).

Emmanuel BOURCIER.

Vient de paraître

ARMAND MERCIER

SAMPO LE MYSTÉRIEUX

Roman d'amour,
 de mystère et d'aventure

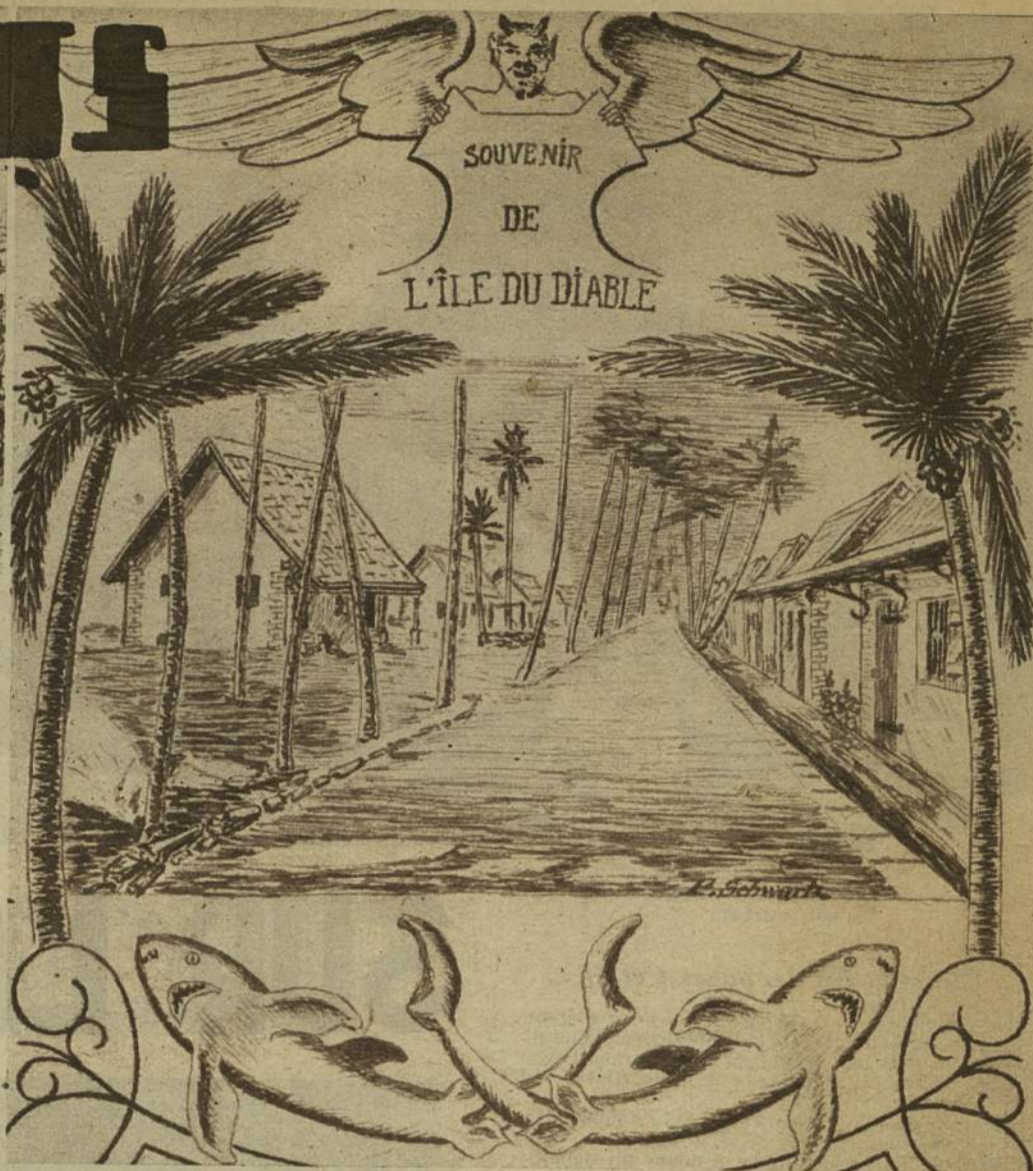
On lit ce livre d'une traite

LES ÉDITIONS DE FRANCE
 20, Av. Rapp. — 12 fr.

FORÇATS



Ile du Diable, Le Bonc Misur.



(Dessins d'un déporté.)

V. — Les Iles du Salut (suite)

QUITTER les îles pour aller sur le continent, c'est le rêve de tous les forçats. A toutes les demandes de changement de pénitencier, le directeur répond toujours négativement. S'évader des îles est si difficile que la plupart n'y pensent même pas. Il reste un moyen héroïque : se maquiller d'une maladie incurable, la tuberculose ou la lèpre.

Dans le premier cas, c'est l'envoi au Nouveau Camp, dans le second, l'envoi à l'île des lépreux, l'île St-Louis, sur le Maroni. De là, l'évasion est plus facile. Mais il faut déjouer la méfiance des médecins-majors envers des simulateurs.

Le tuberculeux doit cracher devant le médecin, car celui-ci sait que les infirmiers lui passent des crachoirs pleins de bacilles de Koch, appartenant à d'autres malades que celui qui est sensé les avoir remplis. Qu'à cela ne tienne. Pour 200 francs, l'infirmier vous vend un authentique crachat de tuberculeux tertiaire.

Si vous avez le courage de le mettre dans la bouche avant la visite, pour le cracher devant le major, votre envoi au Nouveau Camp est assuré. J'ai vu de mes yeux le forçat Pincemint oser cette chose. Il était interné aux îles pour la vie, car il avait fui avec la chaloupe de l'A. P., « le Mélinon », jusqu'en Guyane anglaise, où le manque de combustible l'avait contraint d'abandonner son voyage vers le Venezuela. Rendu à l'A. P. par les Anglais, Pincemint se morfondait à la Royale. C'était un bottier émérite. Employé au sémaphore, il occupait ses loisirs à faire des souliers aux surveillants et cela lui procurait pas mal d'argent.

Il avait une lésion au poumon, mais n'expectait pas. Le crachat serait la preuve de sa maladie.

Mon travail m'avait emmené ce jour-là à l'hôpital militaire où se trouve la pharmacie. C'est là que le major faisait cracher les malades et, pour ne pas être roulé par le garçon de pharmacie, il examinait de suite le crachat au microscope. Au pied de l'escalier, Pincemint tire son mouchoir, le porte à sa bouche et avale le crachat. Il n'était pas pâle, il était vert. L'infirmier l'encourageait. Dans la pharmacie, le médecin, occupé à une analyse, le fit attendre pas mal de temps. Pincemint, les yeux exorbités, faisait des efforts de damné pour garder l'horrible chose dans la bouche. Il dut attendre que le major vint à lui. C'est fait. Pincemint est hospitalisé d'urgence. Son héroïsme monstrueux ne servit à rien. Il mourut 15 jours après d'une phthisie gangrénante.

Le maquillage de la lèpre est autrement difficile. Il faut d'abord avoir séjourné dans les camps forestiers où il y a des lépreux, la Carouani, par exemple, où se trouve une léproserie civile. Le maquilleur est sensé avoir eu des rapports intimes avec une lépreuse.

La lèpre se manifeste longtemps après la contagion, sept ans après, je crois. Il faut donc avoir déjà une dizaine d'années de Guyane pour pouvoir simuler cette maladie.

Il faut ensuite se procurer du virus. L'infirmier pressenti écrit clandestinement à St-Laurent, proche de l'île des Lépreux, sur le Maroni. Il faut trouver un homme sûr, parmi les forçats venant de St-Laurent aux îles, pour apporter le virus soigneusement clos dans une bouteille bouchée à l'émeri, et cachée dans le plan. Cela demande près d'un an. Pour payer tous ces complices, cela coûte bien mille francs. Pendant cette année le simulateur s'efforce à l'insensibilité dermique. Un lépreux, en effet, ne frissonne pas si on lui enfonce des épingles dans la peau, car il est insensible. Le simulateur s'essaie à ce tour de force. J'en ai vu un seul y réussir. On lui enfonceait n'importe où, sur sa demande, des épingles ou des aiguilles sans qu'il s'y attende. Il était arrivé progressivement à ne plus frissonner, jamais, quels que soient la force de la piqûre ou le moment choisi par son entraîneur.

La peau d'un lépreux se couvrant de taches caractéristiques, il faut les imiter. L'entraîneur frotte son ami au papier de verre. Une herbe connue des noirs donne l'apparence absolue des taches d'un lépreux. Il faut acheter cette herbe. Le simulateur est prêt. Un voisin de case demande au chef de camp à changer de case, « car, dit-il, je ne veux pas attraper la lèpre ». De suite, le soi-disant lépreux est mis à l'isolement. Le major l'hospitalise, le fait moncher, envoie à Cayenne, au Service d'analyse de la lèpre, le virus qui vient de l'île aux Lépreux et qu'il croit être de son malade. Tous les médecins sont curieux de cette maladie si peu connue. Aussi, en attendant le résultat de l'analyse de Cayenne, le malade passe par des transes. Que sa peau frissonne aux piqûres répétées du major et ses immenses efforts sont perdus. Car, soupçonné de maquillage, il sera enfermé en cellule, gardé

à vue, les taches disparaîtront et aussi l'insensibilité, il sera puni, signalé comme simulateur, et c'est les îles pour la vie.

C'est que les médecins coloniaux ont fort à faire avec les centaines de simulateurs qui cherchent à entrer à l'hôpital pour des raisons diverses : échapper à la vindicte d'un surveillant, changer de pénitencier, retrouver un petit ami, tenter une évasion, ou tout bonnement se reposer quelques semaines.

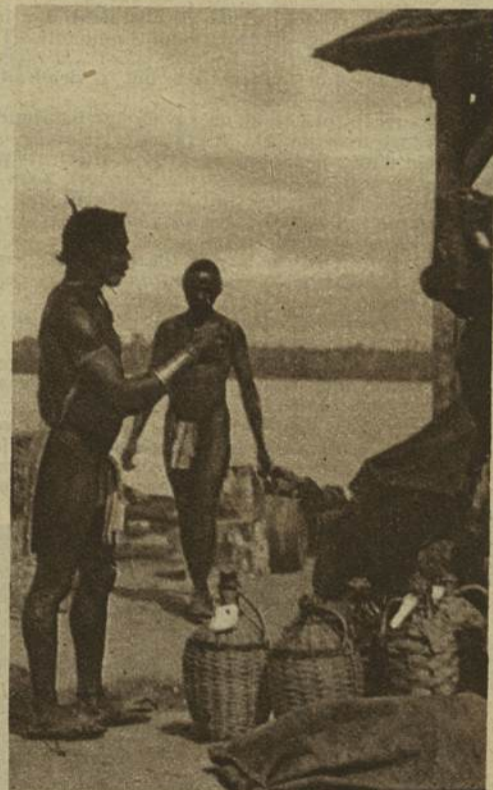
Il y a le maquillage des yeux. On met sous la paupière une graine de panacoco, ou une graine de ricin, ou encore du sulfate de cuivre. Quelques uns ont ainsi perdu un œil. D'autres se font des plaies aux membres ; ils se font une entaille au couteau, y mettent une graine de panacoco, de ricin, du tartre des dents ou simplement des excréments. Il n'est pas rare que la plaie s'envenime à tel point que l'amputation s'impose.

On voit aussi des simulateurs beaucoup plus simples. Ils se tirent la peau du ventre et se font au couteau une entaille de 10 ou 15 centimètres. Ils courent ensuite au poste, disent qu'ils ont été assaillis par un inconnu et sont hospitalisés. C'est tout ce qu'ils demandaient.

La fièvre s'obtient en fumant de la quinine une heure avant la visite médicale, ou plus simplement en payant l'infirmier pour qu'il marque de la température.

Pour la dysenterie, on montrera au major les selles d'un voisin, toujours avec la complicité de l'infirmier. L'ictère s'obtient en avalant de l'acide picrique dans des boulettes de pain. Mais il faut avoir soin de ne pas montrer ses urines au major, car le simulateur urine tout rouge ; ce sont les globules rouges du sang.

La folie n'est simulée en général que par des meurtriers, pour échapper à la rigueur des lois.



Des canotiers à St-Laurent-du-Maroni.

Ils sont le plus souvent démasqués. Quelquefois, après avoir simulé, ils deviennent réellement fous.

La plupart des simulateurs sont des malades réels, des tuberculeux, des boulimiques, des cachectiques, des syphilitiques, des tarés sexuels, des neurasthéniques, des agités, des persécutés. Font exception ceux qui simulent en vue de faciliter leur évasion. Ce sont alors des hommes doués d'une volonté peu commune, tenant de l'idée fixe où il entre beaucoup de mysticisme, le mysticisme de la liberté.

En Guyane, les médecins-majors sont souvent humains et tempèrent la rigueur du règlement. Ils ne sont pas toujours dupes des simulateurs et souvent ne les signalent pas à l'A. P. Ils ont conscience de remplir un apostolat et rachètent par leur dévouement un peu des injustices s'étalant sous leurs yeux.

Les simulateurs reconnus tels, les fortes têtes de l'île Royale, les punis d'emprisonnement et de réclusion, enfin les fous sont envoyés à l'île Saint-Joseph.

Saint-Joseph est encore plus morne que Royale. On y accède par le moyen du canot de l'A. P. Les condamnés y sont astreints à des besognes

désespérantes, comme la corvée d'herbe ou le fallacieux rempierrage des routes. On ne les envoie même pas aux corvées de chaland. Le voisinage de la prison, de la réclusion et des fous augmente encore la tristesse de ce séjour. Les surveillants y sont souvent envoyés en punition. Le commandant des îles visite St-Joseph tous les 8 jours, ainsi que le médecin-major, qui habitent tous deux Royale. Entrons avec eux à la réclusion.

Trois hauts bâtiments contenant une centaine de cellules chacun abritent des condamnés à des peines variant de 2 ans à 5 ans. Le plus grand nombre des condamnés sont là pour évasion. Les voleurs et les assassins sont mieux considérés que les évadés, car ceux-ci donnent du fil à retordre à l'A. P., dont les agents aiment assez la tranquillité et détestent le surcroît de travail occasionné par les évasions.

La cellule est en ciment armé. Le plafond est fait de grilles, à travers lesquelles, nuit et jour, un surveillant de ronde peut voir tout ce que fait l'encellulé. Cela tient de la ménagerie et du cabanon des fous furieux. Une discipline sévère empêche tout contact avec le dehors. On est là comme dans une fosse, séparé du reste du monde. Silence absolu, défense de fumer, de grimper à la grille de la porte, de taper sur les murs, de se coucher avant la nuit, de s'asseoir sur le lit de camp pendant le jour, d'écrire, de lire avant d'y être autorisé, c'est-à-dire après 3 mois, 6 mois ou 8 mois de cellule selon les peines. Comme vêtements, un bourgeron et un pantalon qu'on change tous les huit jours. Mais le laveur vend le savon au lieu de s'en servir pour les treillis, en sorte que ceux-ci tiennent debout tout seuls, tellement ils sont raidés par l'épaisseur de crasse accumulée. Comme nourriture, une gamelle de soupe de bagne à 10 heures, une pitance de haricots le soir, un pain bis qui devrait peser 750 grammes et être cuit à point. Dès le matin, une petite heure de promenade, puis c'est la cellule pour 23 heures. Le travail consiste à faire des nattes avec des feuilles de cocotiers, ou des balais avec les côtes de ces feuilles. Mais il n'y a pas toujours de feuilles. Alors, les condamnés ne font rien, sinon ruminer quelque mirifique évasion.

Le soleil n'entre pas dans les cellules qui, de ce fait, sont toujours humides. Les réclusionnaires tombent tous malades de cachexie ou du scorbut. On les soigne parfois, cela dépend de l'humanité du major. Beaucoup se maquillent pour aller à l'hôpital quelques semaines. La mortalité y est très grande, l'amendement des hommes absolument nul.

Ce fut ainsi jusqu'en 1927 où un décret autorisa les réclusionnaires à aller travailler à l'air après 3 mois de cellule. Réforme inappréciable, aussi bien pour l'amendement des condamnés que pour l'argent des contribuables. On ne dira jamais assez combien ont été efficaces les reportages des grands journalistes ayant visité le bagne.

Le même canot qui nous a conduits à St-Joseph nous emmène vers l'île du Diable. Les six forçats-canotiers, dans l'espoir d'un pourboire des civils qui ont pris place dans l'esquif, rament de toutes leurs forces. L'un d'eux est un sujet de curiosité. Ses collègues l'appellent « le Masque ». Il a, en effet, un masque tatoué sur le visage. Il raconte volontiers son histoire. De la maison de correction il chut aux travaux publics. Il avait vingt ans. Il était blond comme les blés et plein de vices comme un épi mûr est plein de gluten. Un vieux « travaux » en fit sa femme. Très jaloux, il lui tatoua un loup sur le visage, pour le conserver à lui seul. Mais le tatoué aimait un autre jeune homme, qui le lui rendait bien. Une bataille, suivie de mort, envoya « le Masque » au bagne. Il n'a jamais connu de femme. Il a quarante ans.

Le canot arrive au Diable.

Le Diable fut l'île Dreyfus de 1894 à 1899. Ullmo y fut envoyé en 1908 et y résida quinze ans. L'île du Diable est longue de 800 mètres et sa largeur varie de 75 à 200 mètres. Elle a une superficie de 7 hectares, tandis que Royale en a 21 et St-Joseph 14. Plus que celles-ci encore, le Diable est entouré de rochers battus par les flots qui rendent son accès très difficilement abordable. C'est un îlot en grande partie couvert de cocotiers, et il y a peu de terre propre à la culture. Dreyfus, puis Ullmo, y séjournèrent sans compagnons pendant longtemps. Pendant et après la guerre, la métropole y envoya 33 déportés, dont quelques étrangers : 1 Allemand, 2 Suisses, 2 Syriens, 1 Espagnol ; et des indigènes : 2 Annamites, 1 Sénégalais, 1 Marocain. Quatre Français sont décédés, tous les étrangers ont bénéficié d'une grâce, ainsi que quatre Français. Un autre, Bellon, dont l'innocence a été reconnue après 11 ans, a été réhabilité. Il n'y reste donc que des Français.

La peine de la déportation dans une enceinte fortifiée est une peine perpétuelle qui doit se subir sur ce rocher. Cependant le gouverneur de la colonie peut, conformément à la loi du 25 mars 1873, autoriser le déporté dont la conduite a été irréprochable pendant cinq ans, à résider à Cayenne, où il peut exercer une industrie ou être employé chez des particuliers.

La déportation étant une peine politique, le travail n'est pas obligatoire. Ceux qui acceptent de travailler pour l'A. P. perçoivent un salaire de 0 fr. 60 par jour, plus un demi-litre de vin rouge.

Presque tous les déportés travaillent. Ils entretiennent les routes de l'îlot, nettoient, balaient, gardent les poules et les cochons de l'A. P. L'un d'eux est infirmier — perruquier de ses camarades.

Ils occupent de petites cases composées d'une chambre et d'une cuisine. Ils couchent sur un lit de camp en toile et sont enfermés à clé la nuit.

Le Diable est relié à Royale par un câble métallique sur lequel circule une benne. C'est par cette benne qu'on envoie tous les jours de Royale les vivres des déportés et des surveillants. C'est le seul événement de la journée. Le séjour au Diable est si triste que les surveillants n'y restent que six mois. Les premiers mois de leur arrivée, les déportés circulent sur ce rocher en flânant, mais ils ont vite connu toutes les pierres de l'îlot et les méandres du sentier qui en fait le tour. Ils se lassent même de cette promenade et restent chez eux ou à proximité de leur case. Les uns lisent, écrivent, peignent ou gravent des noix de coco. Les autres servent de boys à ceux-là, ou de « garçons de famille » aux surveillants.

L'idée fixe de chaque déporté est d'être envoyé à Cayenne. L'A. P. s'y refusa longtemps systématiquement, en invoquant comme raison de refus la conformation géographique de la Guyane. Les déportés attendaient donc une catastrophe sismique pour pouvoir jouir du bénéfice de la loi des hommes, leur permettant d'aller à Cayenne après cinq ans de bonne conduite.

Ullmo, dont la conduite fut exemplaire, attendit 15 ans. Albert Londres, avec l'aide de tous les notables de la colonie, obtint son envoi à Cayenne. La vie des déportés est plus triste que celle des forçats. A force de voir toujours les mêmes visages dans les mêmes endroits et aux mêmes heures, les déportés semblent s'ignorer les uns les autres. Et c'est pire que la solitude absolue. Lorsqu'ils regardent autour d'eux, ils subissent, comme un remords, le supplice d'autres regards pareils où ils retrouvent toute l'amertume d'un lourd passé, d'un lamentable présent et d'un avenir sans issue.

Les déportés sont les plus tristes d'entre tous les condamnés de Guyane.

(A suivre.) Eugène DIEUDONNÉ.



M. Momberg Chef de la police,
à son bureau.

(Suite et fin des pages 4 et 5)

Des promeneurs, attirés par ses cris, la trouvèrent évanouie, ensanglantée. On la transporta à l'hôpital. Elle n'y mourut pas, faisant mentir les pronostics...

Elle y est encore, défigurée et infirme. Ainsi sera-t-elle pendant toute sa vie.

Une fois de plus, l'égorgeur a passé, mais cette fois il s'est trahi.

Mlle Schultz, la survivante, a donné un signallement de l'Insaissable.

— Il est grand, mince, il « zéaye ».

Un peu du mystère est écorné !

La moisson rouge.

Alors l'égorgeur se terre : près de deux mois s'écoulaient sans qu'il se signale par aucun exploit nouveau.

Sans doute la passion est-elle la plus forte. Il se démasque de nouveau. C'est le douze octobre dernier. Un matin de bonne heure, un ouvrier, qui se rend à son usine, heurte du pied, à la lisière d'Est-Park, une nouvelle victime, une femme qui vit encore. Il se penche ; il prend dans ses mains un visage ensanglanté ; il distingue la trace laissée par l'Insaissable : deux blessures, l'une à la tempe, et l'autre à la gorge ; et plusieurs autres à la poitrine. Il donne l'alerte. Des policiers accourent et transportent l'agonisante dans une auberge proche de la Restauration Letzgen. Ils essaient de la ranimer et de l'interroger. Leurs efforts sont vains. Elle meurt sans pouvoir prononcer une parole.

C'est une malheureuse fille nommée Dorrier, tour à tour serveuse de café ou bonne à tout faire, qui habitait dans une sorte de roulotte et qui, aux jours de chômage, — ce qui arrivait souvent, — allait se vendre pour quelques pfennigs, dans les coins obscurs. L'Insaissable l'avait payée en lui prenant la vie !

Quelques jours plus tard, le vingt-cinq octobre, il reparait. Une femme passe sur sa route : une quadragénaire accorte, qui revient de la ville faire des emplettes ; elle regagne sa maisonnette, dans le quartier désert de Hall-Wezg.

La Bruch-Strass est obscure quand il l'aborde.

— Passez votre route !

Il insiste, il cajole, il insinue, il précise. Ses paroles ont presque le goût de la chair. Mme Mœrer presse le pas. L'Insaissable la poursuit. Une de ses mains suit le mouvement de son corps, l'autre ne quitte pas sa poche. Il la rejoint et, tandis qu'il l'immobilise, il frappe à la nuque, mais cette fois avec un marteau. L'égorgeur a-t-il perdu son couteau ? Mme Mœrer tombe...

Mais l'appel de la vie gonfle sa voix. Elle crie. Des ouvriers accourent. L'Insaissable s'enfuit.

Une fois encore il avait découvert son vrai visage, car Mme Mœrer, aujourd'hui rétablie, a pu donner, comme Mme Schulte, son signalement :

— C'est un homme grand, mince et qui « zéaye » ! L'égorgeur avait manqué son coup. Pensa-t-il qu'il lui fallait se renouveler ?

Il chercha une revanche éclatante ; on peut dire qu'il la trouva et qu'elle dépassa toutes ses espérances, puisqu'elle valut à Dusseldorf une célébrité mondiale mais peu enviable, et qu'elle fit s'abattre sur la grande ville rhénane une véritable armée de détectives, de policiers et de criminalistes, venus de tous les points de l'Allemagne pour tâcher d'éclaircir un mystère angoissant.

C'est d'abord le neuf novembre, toujours dans les faubourgs, la disparition d'une fillette de cinq ans, Gertrude Alberman, qui partie un soir de chez ses parents, n'y est jamais revenue. Ceux qui la rencontrèrent pour la dernière fois la virent en compagnie d'une femme qui avait déjà fait parler d'elle.

Cette femme paraissait âgée d'une cinquantaine d'années ; elle avait le teint mat, les yeux noirs et vifs. Sa démarche ne paraissait pas être tout à fait celle d'une femme. Des enfants racontèrent qu'ils avaient vu à plusieurs reprises ce personnage énigmatique dans le quartier d'Acker-Strass, où habitait la petite Gertrude, et qu'elle leur avait distribué des sucres. On ne douta pas un instant que ce fût l'Ogre — l'Insaissable !...

Où cette bête monstrueuse, qui avait emprunté les traits de « mère grand » avait-il emporté le nouveau Chaperon Rouge ? Des patrouilles fouillèrent les ruelles et les cours. Un peu partout les lanternes s'éteignirent la nuit. Enfin, le lendemain, à six heures, deux schupos retrouvèrent la petite Gertrude. Elle reposait au pied d'une muraille, non loin de la Graff-Recke Strasse, à la limite d'un champ abandonné, assassinée. Son corps fragile,

SUR LA PISTE



L'entrée du « Presidium-Polizei »
quartier général des enquêteurs.

affreusement mutilé, gisait parmi les vieilles ferrailles et les vomissures de la ville. Encore une fois, l'Insaissable avait laissé sa signature, la même, faite sans doute avec le même couteau : deux blessures, l'une à la tempe, l'autre à la gorge, et il s'était acharné avec une particulière férocité sur sa frêle victime, puisqu'on constata qu'elle avait trente-cinq blessures dans la région du cœur...

La peur, la grande peur, régna désormais en maîtresse sur les faubourgs, menaçant la ville...

Où l'égorgeur révèle des crimes inconnus.

Les fêtes de la Toussaint n'étaient pas terminées. Dusseldorf pleurait encore les morts, et tous ses morts, que l'Insaissable se manifestait par une révélation incroyable, comme s'il n'était point satisfait de la terreur qu'il avait déchainée.

Après avoir tué, il se dénonçait lui-même !... On l'apprit un soir, sans surprise, par la presse. Il avait écrit à la Police criminelle. Horrible lettre : un morceau de papier analogue à celui dont on se sert pour alimenter les rotatives et sur lequel, en allemand, de mauvais vers étaient tracés.

A Papendael
A l'endroit marqué par une croix,
Sur un monticule,
Où l'herbe ne pousse point,
Où se trouve une grosse pierre,
Le cadavre est enterré
A une profondeur d'un mètre et demi.

La police eut à une mystification ; pareil cynisme était-il concevable ?

Mais la population et la presse exigèrent que des recherches fussent faites à l'endroit indiqué. Elles eurent lieu en présence d'une foule considérable et comme terrorisée.

Les conseillers de police Gennat et Büsdorf, venus spécialement de Berlin, dirigeaient les fouilles.

Elles furent laborieuses : il fallut creuser une véritable tranchée en s'aidant d'un plan grossièrement tracé et joint par l'égorgeur à sa dénonciation !...

Après trois journées d'un travail pénible, une forte et écœurante odeur de putréfaction monta de la terre remuée. Dès lors les fouilles furent localisées. On ne tarda pas à trouver, à plus d'un mètre et demi de profondeur deux colliers puis le corps d'une femme en complet état de décomposition.

Le cadavre fut identifié ; il s'agissait d'une jeune « domestique » de 20 ans, nommée Maria Hahn, et dont on était sans nouvelles depuis le onze août.

Un paysan se souvint d'avoir trouvé à cette époque, non loin de l'endroit où avaient eu lieu les recherches, un sac à main, un chapeau et un trousseau de clés ; ces objets furent reconnus comme ayant appartenu à Maria Hahn.

Malheureuse Maria... La dernière fois où on l'avait rencontrée, elle était, comme les autres victimes de l'Insaissable, dans une kermesse, à Papendael, et comme elles en compagnie d'un homme « grand, mince, brun » et, comme l'agresseur de Mme Mœrer et de Mme Schulte, il « zéayait » aussi !...

L'heure des détectives

Tant de crimes odieux nécessitaient une intervention rapide, efficace, impressionnante. Toute la police fut alertée. La ville aussi : la chasse à l'égorgeur était ouverte. A qui reviendrait les quinze mille marks ?

On recapitula ce qu'on savait des habitudes de l'étrange assassin. De là ces notes relevées sur le carnet d'un policier qui, ayant suivi plusieurs pistes sans succès, ne désespéra pas d'arriver à ses fins.

Il (l'Insaissable) ne se manifeste que pour accomplir un meurtre, exécuté chaque fois dans des conditions identiques :

1°) Il ne s'attaque qu'aux fillettes et aux femmes.
2°) Il tue ses victimes en les frappant d'un couteau, à la tempe.

3°) Il satisfait ensuite un désir pervers en égorgeant et en « saignant » ses victimes...

Il disparaît aisément, bien qu'on n'ait jamais remarqué qu'il eût à sa disposition une bicyclette ou une automobile.

Sans doute est-il un homme indépendant et qui vit seul, car sans cela, ses absences et leur coïncidence avec des meurtres connus auraient déjà été remarquées par sa famille et par son employeur. Son élégance,



La foule commentant les affiches que fait

ses bonnes manières, témoignent qu'il appartient à une classe aisée, voire fortunée.

L'auteur avait ajouté à la suite de ces notes, une question pour lui-même : « S'agit-il d'un cas de double personnalité ? »

Nous soumettons cet extrait du carnet d'un de ses collègues à un haut-fonctionnaire de la police : — Alors, franchement, croyez-vous qu'il soit possible d'arrêter cet insaisissable ?

C'était un des policiers les plus qualifiés de Dusseldorf, un de ceux qui ont poussé très loin l'enquête menée pour découvrir la personnalité de l'égorgeur... Pour toute réponse, il nous désigna le « Polizei-Presidium » ou Hôtel de la police, qui dresse Mulhenstrasse, face à la mairie, ses murs noirs et sévères :

— Suivez-moi ! Nous pénétrâmes ensemble dans ce lieu redoutable. Il nous précédait dans des couloirs sombres, austères comme les galeries d'un cloître. Au deuxième étage, il nous arrêta devant une porte sur laquelle brillait une seule indication, un chiffre : 253.

— Entrez ! Autour d'une table, plusieurs hommes trapus, imposants, impénétrables, étaient assis : le fameux conseil des Six tenait séance.

Ces hommes, nous les reconnaissons : quelques-uns commandaient les leviers de la machine à arrêter de Dusseldorf, les autres avaient, en même



Accompagnées par une surveillante, des petites filles sortent d'une école populaire des faubourgs.

BIENTOT
Un Roman de Mystère
et d'Angoisse



(Photos Détective).
apposer la police sur les murs de la ville.

temps que la difficile mission d'arrêter l'Insaissable, celle de répandre sur l'opinion publique l'habituel optimisme officiel, afin de la calmer. Il y avait le président de la « Kriminal Polizei », Her Gartner, détective sans peur et sans reproche, son second immédiat, le conseiller directeur Herr Momberg, qui dirige les forces coalisées contre l'égorgeur, le haut commissaire spécial Her Lambois et trois hauts fonctionnaires de la police d'Etat, messagers spéciaux de la police berlinoise, les commissaires Braschwitz, Büsdorf et Gennat...

La « Press-Conferenz »
La « Press-Conferenz » commença, tournant bientôt à la conférence publique et contradictoire. Chacun posait aux chefs de la police les questions qui lui plaisaient, fussent-elles embarrassantes. Pourquoi avait-on préféré telle piste à telle autre? Il était nécessaire qu'on l'expliquât. Pourquoi n'avait-on tenu compte d'une dénonciation nouvelle? Il importait qu'on l'apprit. Un reporter de Munich prit ensuite la parole, exposant, en raison de sa double qualité de journaliste et de médecin psychiatre que,



Le « Conseil des Six » qui se partage la direction de l'enquête.

DE L'ÉGORCEUR

à son avis, l'égorgeur n'était autre qu'une veuve, qui manifestait à sa manière son chagrin d'avoir perdu son mari et son fils unique. Un journaliste communiste fit entendre une protestation indignée contre les lenteurs de la police, qu'il accusait de partialité :

— Pourquoi hésitez-vous à rechercher le criminel parmi les fils de famille? grognait-il. C'est toujours des ouvriers qu'on arrête! A la fin, c'est abusif...

Une cinquantaine de journalistes, les uns venus de toutes les grandes villes de l'Allemagne, les autres représentant des journaux du Danemark, de Hollande et d'Angleterre, l'envoyé spécial d'un grand quotidien de Paris, manifestèrent leur sentiment par des « mouvements divers ».

— Cela ne fait pas avancer l'enquête d'un pas, grommela notre guide, mais du moins les représentants du public ont-ils la liberté d'exprimer en « vase clos », et sans dommage pour l'esprit public, leurs impatiences et leurs critiques. Ainsi leur véhémence est-elle presque toujours sans lendemain.

Mais que nous importait la « Press-Conferenz », alors qu'à quelques mètres de nous les Six se confiaient sans réserve les derniers secrets de l'enquête...

L'énigme indéchiffrable

L'enquête piétinait. Les Six constataient leur impuissance. Sans doute avaient-ils découvert le cadavre de Maria Hahn, mais c'était uniquement parce que l'égorgeur leur avait révélé l'emplacement de son tombeau. Ils étaient parvenus à décharger l'Insaissable de deux crimes : celui de la petite Rosa Ohliger, âgée de onze ans, que le 9 février dernier on trouva égorcée, et celui d'un manœuvre dont on découvrit la carcasse poignardée et brûlée à demi, dans un champ de Dusseldorf, puisque le meurtrier, un dément interné depuis, s'était fait connaître, avouant ses forfaits.

Mais ils n'étaient point parvenus à percer le secret de l'Insaissable. Ils avaient dû relâcher tour à tour tous ceux que des coïncidences, des racontars, des dénonciations formelles, voire des « aveux » provoqués par une imagination déréglée, avaient un instant conduit devant eux, comme coupables des crimes attribués à l'égorgeur. Ainsi en avait-il été de l'indicateur de police Koche, que des articles de journaux avaient fait soupçonner, et de l'inoffensif Waldemer Stelder, à qui l'on ne pouvait reprocher qu'une application trop absolue des principes du



Les dernières éditions des journaux sont enlevées par la foule.

nudisme. Ainsi en serait-il de même peut-être, pour les milliers de suspects à qui deux cents lettres anonymes autant que journalières, prêtent un visage d'homme traqué.

— Oui ou non, redemandâmes-nous au haut-fonctionnaire qui voulait bien se confier aux envoyés spéciaux de « Détective », oui ou non, avez-vous l'espoir d'arrêter un jour l'assassin?...

La névrose d'un peuple

La réponse fut indirecte.
— N'avez-vous pas été frappé, en passant devant la vitrine de nos libraires, par les couvertures de nos livres? Avez-vous prêté attention aux sujets qu'ils traitent? Avez-vous remarqué le ton de nos affiches? Depuis notre défaite militaire, une certaine intoxication intellectuelle a débilité l'organisme mental de la malheureuse Allemagne. Cela ne nous a pas échappé. Nous qui sommes bien placés pour étudier les caractéristiques du mal, nous en constatons chaque jour les progrès. A chaque instant des crimes sadiques sont découverts : aujourd'hui c'est à Dusseldorf, hier c'était à Dresde, à Munich, à Hanovre. Croyez-moi, le peuple allemand, surtout dans les sphères intellectuelles, est atteint d'une dangereuse névrose : l'instinct guerrier qui a faibli, refoulé au fond de l'être, s'est transformé en un délire qui, pour certains anormaux, peut aller jusqu'à la fureur sexuelle. Freud a très bien étudié la chose, et vos psychologues, j'en suis sûr, le docteur Vachet comme le docteur Henri Drouin, auraient là une matière riche en explorations pour eux ingénieuses ; mais pour nous elles sont attristantes. Il n'y a pas loin, et c'est là mon intime pensée, des crimes de certaines sociétés secrètes comme la Sainte-Vehme, aux misérables forfaits de l'égorgeur, et peut-être ont-ils la même origine psychologique.

Sadique solitaire

Où notre policier voulait-il en venir? Il comprit notre étonnement et reprit :

— Je me suis permis quelques détours pour vous répondre, mais n'ai-je pas en partie satisfait votre curiosité? Vous me demandez si nous réussirons à arrêter l'assassin de Dusseldorf. Je pense que cela sera long et difficile. L'égorgeur est, j'ai la conviction, un solitaire qui vit à peu près sans relations avec le monde, sans domestique, sans amis. On vous a dit qu'il appartenait vraisemblablement à la classe aisée. Son éducation est certainement excellente, et l'idée de s'attaquer aux femmes de son milieu pour satisfaire sa passion perverse le ferait rougir de honte et de crainte. Sa hardiesse est plus grande quand il s'attaque à des femmes d'une condition inférieure à la sienne, dans les limites d'un faubourg lépreux où nul ne peut le reconnaître. Et son courage est sans égal quand, à portée de sa main, se révèle le cou fragile d'un enfant.

Il prit un temps et poursuivit :

— Seriez-vous étonné si je vous affirmais que l'égorgeur de Dusseldorf est de ceux qui suivent avec le plus d'intensité les péripéties de nos recherches? Curieuse et triste passion en vérité que celle qui lui fait suivre notre enquête, comme s'il n'était pas en cause et qui le fait peut-être vibrer à la lecture des journaux... J'ai déjà pu établir que plusieurs des lettres anonymes que nous avons reçues sont de sa main, et cela sans erreur possible. C'est lui, toujours lui, qui a fait découvrir le corps de Maria Hahn. C'est lui encore qui, le jour de l'ensevelissement de Gertrude Alberman, écrivait à la mère de l'innocent Chaperon Rouge, lui racontant complaisamment dans des vers symboliques comment il avait enlevé, violé, puis assassiné la petite poupée meurtrie. J'attends de lui, sans qu'il puisse provoquer ma surprise, une lettre où il exposera un de ses crimes encore inconnus, où il revivra ses propres égarements comme si le responsable était un autre que lui-même... Dieu veuille qu'il écrive encore ! Peut-être, tant qu'il écrira, sa folie sera-t-elle satisfaite par l'analyse qu'il en fera, nous garantissant ainsi contre ses propres débordements. Mais que l'enquête piétine encore, qu'il ne puisse plus donner à son délire un exutoire quotidien, et le danger pourra renaître. Je ne fais point de paradoxe : souhaitons qu'un fou trouve encore pendant quelque temps sa pâture dans son imagination même, sinon la bête sera lâchée d'elle-même... Alors, malheur, malheur aux filles sentimentales et aux enfants attardés...

Notre effroi le fit sourire. Que l'on pardonne ce sourire à un homme que la destinée a conduit à connaître de l'humanité plutôt les tares que les vertus.

— A moins, reprit-il, que d'ici là nous lui ayons mis la main au collet. Auquel cas je ne donnerai pas cher de sa peau, dussé-je y laisser la mienne...

Un mystérieux « Doktor »...

Une émotion nous serrait à la gorge. Quoi, connaissait-on déjà le sens caché de l'énigme?

— Aurait-on déjà des lumières sur la véritable personnalité de l'égorgeur?

Le policier se tut un instant.

— Qui sait?

On eût dit qu'il se parlait à lui-même.

— Je connais mon Dusseldorf. L'Insaissable ne vit pas dans les faubourgs, mais au cœur de la ville. Une rue tranquille... Ah ! c'est un homme mystérieux que celui sur qui, sans raisons précises, quelques collègues et moi portons nos soupçons. Un homme très fort, mais à qui il sera désormais bien difficile d'agir sans se perdre, car il n'échappera pas, je vous l'affirme, à notre surveillance tenace...

— Un intellectuel?

— Peut-être... Et peut-être, pour qu'il soit possible de s'en saisir, devons-nous attendre qu'il ait commis un nouveau meurtre...

Un schupo vint nous interrompre. Notre policier était appelé au conseil des Six. La sévère assemblée lui fit-elle reproche de s'être laissé aller à un échange de confidences qui pour nous devenaient passionnantes? Quand il revint, il était tout différent, et comme s'il regrettait d'avoir exprimé son secret, il nous proposa une promenade dans la direction de Papendaell, où il allait vérifier un fait minime en apparence, mais important, relatif à la mort tragique de Maria Hahn. Pendant la journée et celle qui suivit, il fut courtis et discret en ce qui concerne les crimes passés de l'Insaissable, mais il fut infiniment moins loquace quant à la véritable personnalité de l'égorgeur.

F. DUPIN et M. LECOQ.



L'Egorgeur ne rôde-t-il pas? Choisira-t-il parmi elles une nouvelle Gertrude Alberman?...

CETTE SEMAINE
L'Almanach 1930
de Détective

LES ENIGMES

Grand concours hebdomadaire

XII. - Le drame de Dunkerque

Il s'appelait Simon Cohen. Nous ne l'avons vu, G. 7 et moi, ni vivant, ni mort. Quand nous arrivâmes à Dunkerque, des tas de gens avaient, si je puis dire, piétiné le terrain : policiers, magistrats, médecins et experts.

C'est l'habituel handicap de G. 7, qui n'est lancé sur une affaire, surtout en province, que quand celle-ci, après plusieurs jours, parfois après plusieurs semaines, paraît trop embrouillée aux compétences locales.

Nous ne vîmes donc pas la victime, Simon Cohen. Mais nous vîmes ses magasins, son portrait, sa chambre et surtout ses cousins. Enfin, nous entendîmes parler de lui.

Il ne nous fallait pas beaucoup d'imagination pour reconstituer l'étrange figure du bonhomme.

Son métier, la façon dont il l'avait organisé étaient déjà tout un poème : Simon Cohen guettait les navires qui arrivaient dans le port. Les ancres étaient à peine mouillées qu'il était à bord, sans seulement qu'on l'y eût vu monter, la plupart du temps.

Il avait les poches pleines de cartes commerciales dont l'originalité était, alors que le même nom de Simon Cohen y figurait, de porter trois adresses différentes.

Quand la vedette de la douane arrivait, et elle ne laisse guère aux équipages des navires le temps de respirer ! — Simon avait presque toujours achevé sa tâche.

Et cela d'une façon si discrète, que les intéressés seuls l'avaient remarqué.

D'abord, il savait quelles denrées manquaient à bord, à qui il fallait donner un pourboire pour obtenir la fourniture, — et c'était chose faite !

Carte n° 1 : Maison Cohen — Comestibles en gros — Pétroles et essences — Vins, liqueurs et spiritueux — 22, quai de la Mégisserie.

Ce n'était pas tout. Simon savait aussi ce qu'il y avait à bord en fait de vieux cordages, de ferrailles de rebus. Et c'était déjà racheté.

Seconde carte : Maison Cohen — Métaux Cordages — Neuf et occasion — 17, rue Sainte-Barbe.

Enfin, la tâche la plus délicate : Simon, les doigts grattant son menton aux poils

blonds et clairs, accostait les officiers, les quartiers-maîtres. Il parlait bas. Peu importait la langue de ses interlocuteurs. Il pouvait traiter avec les Anglais, les Suédois, les Allemands, les Grecs ou les Turcs.

Quand il s'en allait, il avait racheté une ou deux lignes de loch, voire un chronomètre, un sextant ou quelque autre instrument de précision.

Troisième carte : Maison Cohen — Objets d'art — Lunetterie — Optique — 18, quai de la Mégisserie.

Tout cela, il le faisait sans bruit, tout seul. Je le répète : un bateau n'était pas arrivé d'une heure, que Simon avait terminé sa besogne et qu'il s'en allait avec son même air modeste et effacé.

Il regagnait une de ses trois maisons : la boutique de comestibles, où les denrées s'entassaient par caisses et par sacs ; la lunetterie, dont la vitrine n'avait pas deux mètres de large, alors qu'elle contenait pour une fortune d'instruments de haute précision ; le magasin aux vieilles ferrailles et aux cordages enfin, lieu de prédilection de Cohen, vaste hangar plein jusqu'au plafond d'ancres, de cabestans, d'aussières, de treuils, de poulies.

Il avait, par surcroît, de vieux canots sur l'eau, des moteurs démontés, des machines ahurissantes.

Il connaissait par leur nom des centaines de bateaux. Et, à bord de chacun, il y avait un ou plusieurs hommes qu'une indiscretion de Simon eût déshonorés.

Non seulement ces hommes étaient satisfaits de recevoir des factures truquées, mais des officiers, des capitaines parfois, se laissaient tenter, vendaient à Simon une ligne de loch, un compas, voire une chaloupe, qui étaient ensuite portés au livre de bord comme perdus ou hors d'usage.

Audemeurant, tout le monde nous l'affirma, Cohen était un petit homme sale, débraillé, avec des chemises douteuses, des poils roux sur les mains, un maintien modeste, presque honteux.

On ne lui connaissait aucun vice, aucune passion. Il était célibataire. Et il venait de quelque pays du Nord, la Lettonie, ou l'Esthonie, ou la Finlande, à moins que ce soit la Russie.

Des gens étaient arrivés après lui, un à un, qui étaient devenus les rouages de l'organisation de Simon.

Ils s'appelaient tous Cohen. Ils étaient à peu près du même calibre. Mais chacun

restait perché dans sa spécialité, l'un dans l'épicerie, l'autre dans les pétroles et essences, et ainsi de suite.

Or donc, huit jours avant notre arrivée à Dunkerque, Cohen avait été assassiné.

L'événement avait eu lieu quai de la Mégisserie. Car, alors que les locaux de la maison de comestibles, rue Sainte-Barbe, étaient beaucoup plus spacieux, Simon avait installé son home derrière le vaste hangar aux cordages et à la ferraille.

Il y avait là, délimités par des cloisons en planches ayant appartenu à un navire, un bureau étroit — une table, deux chaises et un coffre-fort — et une pièce qui ser-

taut à la veille au soir. Il découvrit aussi que Cohen avait été assommé d'un coup de poing en plein visage avant d'être atteint par le couteau...

Nous trouvions malheureusement la besogne machée. Sur le bureau du juge d'instruction, il y avait déjà un dossier volumineux, avec des rapports de police et des rapports d'experts.

Nous savions que le coffre n'avait pas été fracturé, mais ouvert avec sa clef. Nous savions aussi que tout ce qu'il contenait, y compris des papiers sans importance, avait disparu.

Enfin, on nous servait un prévenu, un quartier-maître, arrêté dès le lendemain du crime.

C'était un Anglais, un nommé Dickson, qui avoua que la veille au soir il était allé au rendez-vous que le Juif lui avait donné quelques heures plus tôt, lors de sa visite à bord de l'Aquitain.

L'Aquitain venait d'Angleterre avec une cargaison de charbon. Selon son habitude, Simon avait grimpé à bord et s'était livré à sa mystérieuse besogne.

Dickson s'était approché de lui, lui avait parlé bas.

— J'avais besoin d'argent ! dit-il à l'instruction. Des bêtises que j'ai faites la veille du départ. Toute l'avance de paie pour un mois y a passé et je n'avais plus rien à envoyer à la femme et aux enfants...

Car Dickson était marié et habitait un petit cottage propre aux environs de Richmond. C'était un bon marin, généralement sobre. On avait été étonné de le voir rentrer ivre à bord lorsqu'on avait appareillé.

— Je savais que Simon rachetait n'importe quoi... Alors, comme j'avais mis de côté un sextant presque neuf...

— Qui appartenait à qui ?

— A la Compagnie !

— Donc, vous avez volé !...

Dickson baissa la tête.

— C'est la première fois... Et pourtant, presque tous les autres le font... Vous comprenez ! Il y a tant de matériel à bord !...

— Vous avez conclu le marché avec le Juif ?

— Il n'a pas voulu me dire de prix.

Il m'a donné rendez-vous quai de la Mégisserie le soir... J'y suis allé, à six heures exactement, avec le sextant... Il valait au moins vingt livres... Et ce voleur a osé m'en offrir quatre-vingts francs... Comprenez-vous ?... Je l'avais à la main... Ou plutôt il l'avait déjà dans les siennes, qui étaient sales... Je ne pouvais pas reporter l'objet à bord... Je risquais de me faire prendre... Quatre-vingts francs !... Je n'aurais rien pu faire avec cela...

Il le savait !... Il me regardait tranquillement, sûr que je serais bien obligé d'y passer...

Alors, je ne sais pas ce qui m'a pris...



L'Aquitain venait d'Angleterre.

vait de chambre à coucher, de salle à manger et de salon.

C'est dans le bureau qu'un matin, Simon Cohen avait été trouvé mort, un couteau de marin planté entre les omoplates.

On nous montra l'endroit exact, en face du coffre-fort, dont la porte était encore ouverte.

C'est un de ses cousins qui, vers dix heures du matin, étonné de ne pas voir Simon, s'en vint au hangar, pénétra dans le bureau, découvrit le corps et donna l'alarme... Un médecin, qui examina le corps aussitôt, affirme que la mort remon-

12 Mois de Crédit

8 jours à l'essai
Faculté de retour

1^{er} VERSEMENT
après la livraison

COUVRE-PIEDS
payables par douzièmes en 12 mois
Se font en toutes nuances :

SIMILI-SOIE DOUBLE-FACE N° 1
Intérieur garni laine beige
Dimensions : 190 200 190 230 220 230

182 " 202 " 250 "
Intérieur garni laine blanche n° 3
Dimensions : 190 200 190 230 220 230

272 " 296 " 342 "
Intérieur garni laine blanche
Dimensions : 190 200 190 230 220 230

375 " 408 " 470 "
Nos couvre-pieds se font en toutes nuances et en toutes dimensions sur demande, nous indiquer les teintes.

DIVAN-LIT
deux croasses articulées

3 positions. Dimensions 70x120
Article sérieux avec literie.
Expédie franco de port et d'emballage. Composé de : 1 grand coussin et 2 petits, garnis bourre et crin végétal, recouvert reps rayé bleu sur fond jaune ou rayé jaune sur fond rouge, bleu ou vert. Fr. 456 "

Payables : 38 fr. par mois.

Recouvert tissu soierie, dessin rouge sur fond bleu ou dessin or sur fond bleu, violet, marron ou noir. 564 "

Recouvert velours rayé sur fond bleu, grenat ou vert. 636 "

Recouvert velours imprimé, dessin noir sur fond violet, jaune, bleu, orange, gris ou rouge. 654 "

Payables en 12 mois.

RENARDS

Renard suisse Isabelle extra 1^{er} choix. 695 "

Renard suisse grand luxe depuis 840 "

Renard façon pointille depuis 850 "

Cravate skunks depuis 980 "

Voir nos manneaux au catalogue

CARILLONS

N° 72. Hauteur : 80 cm. Ebenisterie chêne clair ciré ou foncé teinte noyer. Fronton massif, motifs bronzés, glaces biscuitées, mouv. 15 jours. Sonnerie quinzaine heure et 12. 282 "

Payables 23.50 p. mois

HAUTE NOUVEAUTÉ
Une pochette suffit pour donner à volonté un des 2 airs de carillon.
44 Westminster ou Fontenay 44 mouv. 8 jours 492 "

Payables 41 fr. p. mois.

N° 52 bis. LANDAU luxe, rigide, suspension extra-souple à la Daumont, monte sur vaste caisse forme anglaise, roues 12 pneumatiques. Prix Fr. 360 "

Payables : 30 fr. par mois.

N° 55. LANDAU pliant, à cadre supérieur et fond rigide bois, caisse souple moleskine 0-75x0-55x0-65, pliage et dépliage invisible et automatique, roues de 0-29. Prix Fr. 228 "

Payables : 19 fr. par mois.

LE TRISODYNE 4
à lampes trigridées la dernière merveille en T. S. F.

avec 4 lampes seulement et sur cadre de 20 cm., permet la réception des principaux concerts européens en haut-parleur.

Sa sensibilité est égale à celle des grands postes de 7 ou 8 lampes. Son réglage est des plus simples et par conséquent à la portée de tous.

L'appareil complet prêt à fonctionner, avec piles, accus, lampes, sels d'accord, haut-parleur et 2 cadres. Fr. 1.766 "

Payables : 140 fr. par mois (226 fr. à réception).

"G-B"
à caisse de résonance
Cet appareil peut jouer le concert de basse.

Ebenisterie façon acajou, mouv. soignée, à vis sans fin.

Dimensions : Haut. 0 m. 25, larg. 0 m. 35. Fr. 500 "

Payables 41 fr. par mois. 49 à réception

RECOMMANDE : Une combinaison d'un Appareil Pathé à 500 "

et 40 morceaux Pathé enregistrés sur 20 disques double face. 300 "

Ensemble. 800 "

Payables : 66 fr. par mois. 74 fr. à la réception

Pathé

Nous fournissons sans majoration tous appareils et disques Pathé.

FOURNEAU ÉMAILLÉ
N° 16. CORPS EN TOLE FORTE

Facade fonte émaillée : bleu, vert, gris, bleu, marron, poignées porcelaine. Côtés tôle, dessus meule, bouver bouillie, chaudière, four, réchaud.

Exceptionnellement, les fourneaux de cuisine sont expédiés franco de port dans toute la France.

Dimensions 72x50. Fr. 948 "

Payables : 79 fr. par mois.

Modèles depuis 311 francs.

DEMANDEZ notre catalogue N° 46

BULLETIN DE COMMANDE D-16

Je prie la Maison GIRARD et BOITTE S. A., 112, Rue Réaumur, à PARIS, de m'envoyer les marchandises ci-après désignées. (Indiquer le ou les articles choisis) :

au prix de fr., payables fr. après réception, et fr. que je verserai chaque mois à la poste (Compte Chèques Post., n° 979-Paris), jusqu'à complet paiement. Fait à le 192...

Nom et prénoms Domicile Signature :
Profession ou qualité Domicile
Département Gare 3

BATTERIE DE CUISINE
en aluminium pur, «Alu-Torl», toutes les qualités, pratique, ne s'oxydant jamais, hygiénique, manches isolants, comprenant 20 pièces. La batterie de cuisine. Fr. 252 "

Payables 21 francs par mois. Même composition, mais manches isolants bois. Fr. 300 "

payables 25 fr. par mois.

Girard & Boitte

112, rue Réaumur, PARIS (2^e)

Je me suis jeté sur lui. Je lui ai envoyé mon poing en pleine figure et il a roulé par terre...

Je ne pensais pas à le voler. Ce n'est qu'après coup que j'ai aperçu le coffret qu'il avait ouvert pour y prendre les quatre-vingts francs.

J'ai rempli mes poches... Je me suis sauvé...

Je jure que je n'ai pas donné de coup de couteau, que je n'ai pas tué...

Bien entendu, Dickson était sous clef. Les avis, à son sujet, étaient partagés. Son bateau était reparti.

Nous vîmes l'homme dans sa cellule, mais il ne répondit même pas à nos questions, car il était très abattu. Il avait fini par sombrer dans une sorte d'abrutissement farouche et par garder un silence absolu, même dans le cabinet de juge où il fallait littéralement le traîner.

Comme il arrive toujours en pareil cas, on avait cherché toutes les solutions possibles au mystère.

C'est ainsi qu'on avait découvert que Simon Cohen, en dépit de ses allures paisibles et effacées, avait une maîtresse, une veuve d'une quarantaine d'années, qui avait une petite pension, si bien que le Juif se contentait de lui donner mensuellement une somme infime.

Elle habitait à côté des locaux du quai de la Mégisserie, mais elle ne mettait jamais les pieds dans les magasins, son amant le lui ayant formellement interdit.

C'est lui qui allait la voir, parfois, à la tombée du jour, si discrètement que c'est à peine si deux ou trois voisins avaient remarqué son manège.

La femme était sans grâce. Ce qu'on appelle une forte femme. Elle le prit de haut, cria qu'elle était honnête et que, du moment qu'elle était libre, elle n'était disposée à rendre des comptes à personne.

Elle finit pourtant par répondre au juge que le soir du crime elle n'avait pas vu Simon et que, en revenant du cinéma, elle avait été étonnée de voir la porte du hangar ouverte.

Mais elle n'était pas rentrée et elle était allée se coucher aussitôt.

Il arrivait à votre amant de laisser la porte ouverte, le soir ?

Quelquefois. Il avait des clients qui venaient très tard... Parfois on apportait de la marchandise au beau milieu de la nuit...

Les Cohen, bien entendu, qui étaient au nombre de trois, avaient été questionnés eux aussi. Ils avaient tous trois entre trente et quarante ans, mais, contrairement à Simon, ils ne parlaient le français qu'avec un accent très prononcé.

Simon a quitté notre village le premier, avec l'argent que nous avions réuni pour le voyage... Il était convenu que, dès qu'il aurait gagné assez pour payer notre billet de chemin de fer, il nous ferait signe... C'est arrivé un an plus tard... Nous sommes associés...

Mais le soir du crime, où étiez-vous ?

Les trois cousins habitaient une même maison. Deux d'entre eux étaient mariés. L'un avait trois enfants. C'était une tribu dont tous les membres vinrent témoigner dans un même sens.

La tribu au complet avait passé la soirée à écouter un concert par T. S. F.

Les quotidiens avaient reproduit la photographie du couteau retrouvé dans le corps de Simon.

Or, alors que nous étions à Dunkerque, une lettre arriva de Folkestone, écrite en mauvais français, sur du papier d'épicerie.

Elle émanait d'un marin anglais qui accusait un nègre, travaillant comme chauffeur à bord de l'Aquitan, d'avoir commis le crime et qui affirmait que le couteau n'était autre que le couteau de ce nègre.

On télégraphia à la police anglaise. Trois heures plus tard, on apprenait que le nègre en question, un Martiniquais du nom de Sébastien Cottet, s'était engagé comme soutier à bord du Hollandia, qui était depuis deux jours en route pour Sydney.

Ce que je voudrais, dit alors G. 7, à la grande stupeur du juge d'instruction qui en sursauta, c'est voir l'écriture des trois Cohen.

Mais ils ne savent ni lire, ni écrire !

Georges SIM.



(Lire la solution exacte Jeudi 12 décembre)

Les lecteurs désireux de prendre part au Concours hebdomadaire devront répondre aux questions suivantes :

- 1° Qui a tué Simon Cohen ?
2° Comment et pourquoi ?
3° Combien de solutions exactes parviendront-elles à "DéTECTIVE" ?

Découper ce Questionnaire qui tient lieu de BON N° 12

SOLUTION de la 10e Enigme

(Le château des disparus)

Le châtelain était devenu pâle, en dépit de son sourire qu'il s'efforça d'accuser.

Remarquez que je ne les crois pas... dit l'inspecteur. Je les crois d'autant moins que je sais où Vachet se trouve...

Cette fois, ils furent quatre à tressaillir, à regarder tous ensemble mon compagnon.

Quand le comte est-il mort ? questionna celui-ci d'une voix sèche.

L'Américain fut le plus beau joueur. Tandis que le pseudo-comte s'indignait, tandis que les deux autres regardaient autour d'eux comme pour chercher le moyen de fuir, il laissa tomber en tendant ses deux mains d'un geste machinal :

Faits !...

Le comte de Buc était enterré dans le potager. L'autopsie devait confirmer par la suite l'affirmation de l'Américain. Il était mort d'une crise cardiaque, le lendemain de son arrivée au château.

Ce qui ne veut pas dire, m'expliquait G. 7, tandis que nous roulions vers Paris, qu'ils ne l'eussent pas tué si cette mort ne s'était produite juste à point. Mais c'est là la pure supposition.

Le comte arrive en France avec ses quatre compagnons. Il y vingt-cinq ans qu'il a quitté le pays, où il n'a pas de famille directe...

Au village même, on l'a oublié...

Il meurt dès son arrivée et, comme le testament n'est pas encore fait, les autres enragent à l'idée qu'ils ont perdu à la fois leur situation et toute chance d'hériter...

Vachet est le seul Français, le seul à connaître le village... On enterre furtivement le comte...

Le domestique prend sa place et passe pour avoir quitté la région.

On a soin de nous le décrire petit et gros, remarquez-le, pour écarter tout soupçon, car le comte était grand et maigre... Cela m'a mis la puce à l'oreille... Je me méfie des antithèses...

Vachet joue très bien son rôle... Les autres feignent de le servir... Que se passe-t-il ensuite ?... Quelle dispute éclate entre eux ?...

Je crois plutôt que notre Vachet se laisse tellement prendre à la fable qu'il en devient fou, qu'il se croit comte de Buc pour de bon...

Ses complices se moquent de lui. S'ils paraissent le respecter en public, derrière les murs du château ils ne sont plus que des égaux...

Vachet se fâche. Ils s'indignent... L'autre, de plus en plus comte, les enferme... Et quand l'affaire est découverte les trois hommes, plutôt que de vendre la mèche — ce qui serait la ruine de leurs espoirs — essaient de faire enfermer leur complice...

Dans une maison de santé, il ne sera plus dangereux... Ils resteront les vrais maîtres du château...

Le coup a raté. Ils ont avoué... G. S.

Nous publierons, jeudi prochain, la liste des gagnants.

Règlement du Concours

Art. 1er. — A la fin de chacune des 13 ÉNIGMES, une série de questions sera posée aux lecteurs. Ils devront y répondre d'une façon nette et précise, succincte le plus possible.

Ceux d'entre eux qui laisseront de côté l'une de ces questions se verront éliminés d'office. Les gagnants seront ceux dont les réponses se rapprocheront le plus des solutions exactes rédigées par l'auteur des 13 ÉNIGMES, M. Georges Sim, qui les a remises sous plus cachetés et numérotés au directeur de " DÉTECTIVE ".

Art. 2. — Les lecteurs ont huit jours pleins pour nous faire parvenir leur réponse, après la publication de chaque ÉNIGME. C'est-à-dire que les enveloppes contenant les réponses à l'énigme N° 12 (28 novembre 1929) devront nous être parvenues, au plus tard, vendredi 6 décembre 1929, avant minuit. Les lettres reçues après ce délai seront détruites purement et simplement.

Exception sera faite pour les réponses de nos lecteurs de la Corse, de l'Afrique du Nord (Algérie, Tunisie et Maroc) et de l'étranger, qui peuvent expédier leurs lettres jusqu'au vendredi 6 décembre 1929, avant minuit. Le timbre à date de la poste servira de contrôle.

Les enveloppes, affranchies convenablement, devront être adressées à la Direction du journal " DÉTECTIVE ", 35, rue Madame, Paris (VIe), porter la mention CONCOURS DES 13 ÉNIGMES, N° 12, et renfermer le bon du concours correspondant. Seuls, les abonnés peuvent remplacer le bon par la dernière bande du numéro correspondant.

Art. 3. — Chaque lecteur n'a le droit d'envoyer qu'une seule solution par ÉNIGME. Il est bien entendu, toutefois, que chaque membre d'une même famille a le droit d'envoyer sa propre solution.

Art. 4. — Nous donnerons la solution exacte de l'ÉNIGME N° 12 dans notre numéro du jeudi 12 décembre 1929, et la liste des gagnants dans notre numéro du jeudi 19 décembre 1929. Le même rythme sera observé pour toutes les autres énigmes.

Art. 5. — Le concours des 13 ÉNIGMES est doté de 25 prix chaque semaine, totalisant 3.000 francs en espèces.

Art. 6. — Chaque ÉNIGME forme un concours distinct. Il s'agit donc de 13 concours distincts.

Mais nous faisons remarquer à nos lecteurs qu'ils ont tout avantage à participer aux 13 concours, car le plus avisé d'entre eux qui totalisera le plus grand nombre de points parmi les 325 réponses primées pendant 13 semaines, se verra attribuer un prix spécial de

10.000 francs en espèces indépendant de tout autre prix qui lui aurait été déjà attribué.

Prix hebdomadaires :

Table with 2 columns: Rank (1st to 6th) and Prize amount (1.000 to 50 francs)

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 4.504 : Classes primaires compl., certif. d'études, brevets, C.A.P., professorats.

Broch. 4.507 : Classes secondaires compl., baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 4.514 : Carrières administratives.

Broch. 4.522 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 4.529 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, forge, mines, travaux publics, architecture, topographie, froid, chimie, agriculture, agriculture coloniale.

Broch. 4.535 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 4.543 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto.

Broch. 4.553 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 4.557 : Marine marchande.

Broch. 4.568 : Solfège, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professe.

Broch. 4.574 : Arts du Dessin (dessin d'illustration, caricature, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 4.579 : Les métiers de la coupe, de la couture et de la mode (petite main, seconde main, première main, couturière, vendeuse-rectrice, représentante, modiste, coupeur, coupeuse).

Broch. 4.585 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration) ; secrétariats.

Broch. 4.595 : Tourisme : Agences de voyages, transports, garages ; guide, interprète.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.



1.000 PHONOGRAPHES donnés pour rien

à titre de propagande aux mille premiers lecteurs de

DÉTECTIVE

ayant trouvé la solution exacte du problème ci-dessous et se conformant à nos conditions

Il faut à l'aide du rebus trouver le nom d'un grand homme d'Etat français ayant contribué à la victoire des Alliés



Réponse

Envoyer la réponse aux

ETABLISSEMENTS VIVAPHONE

116, rue de Vaugirard

Joindre à votre envoi une enveloppe timbrée portant votre adresse.

RIEN QUE LA VÉRITÉ



SENSATIONNEL UNE FORMULE NOUVELLE "LA CHYPRE ANTIQUE" Suivant le parfum, odeur changeant. Le chimiste A. JOANNIS 41, boulevard de Versailles, Suresnes, vous livrera sur reçu de 15 francs en mandat, un flacon réclame.

Bulletin d'Abonnement

Table with 2 columns: Duration (1 an, 6 mois) and Price (France et Colonies 55, Étranger tarif A 72, Étranger tarif B 82)

Veillez m'inscrire pour un abonnement de : (1 an, 6 mois).

Form fields for Name, Prénoms, Adresse, and Abonnement type.

Remplissez ou recopiez ce bulletin et envoyez-le à la Direction du journal DÉTECTIVE 35, rue Madame, PARIS (6e) Tél. LITTRÉ 32-11

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Les rois des montagnes



(Photo Détective)

Un grand reportage de « Détective » parmi les derniers bandits de l'Europe, parmi les hors-la-loi des Balkans.

(Lire pages 8 et 9 le premier article de Paul Bringuier.)